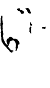
Choix de farces

Emile Mabille





FARCES

SOTIES & MORALITÉS

RARETÉS BIBLIOGRAPHIQUES

TIRÉES A CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

Exemplaire N° 38

MARSEILLE. — Typ. et Lith. CAYER & Cie. rue Saint-Ferréol, 57.

CHOIX
DE FARCES
SOTIES & MORALITÉS
DES XV[e] ET XVI[e] SIÈCLES

recueillies sur les manuscrits originaux

ET PUBLIÉES

Par EMILE MABILLE

TOME I



A NICE
CHEZ J. GAY & FILS, ÉDITEURS
rue Sainte-Clotilde, 3

1872



AVERTISSEMENT

JUSQU'AU XVIe siècle, notre ancienne littérature dramatique se divise en deux genres : l'un, appelé assez improprement sacré, comprend les mystères, les miracles et les épîtres farcies; l'autre, les farces, les moralités, les soties et les sermons joyeux. Renfermés d'abord l'un et l'autre dans l'Église, ce dernier, d'une allure indisciplinée et d'un esprit trop indépendant, en sortit bientôt

et devint l'apanage presque exclusif de certaines corporations laïques, de confréries ou de sociétés, fondées dans le but spécial de donner des représentations dramatiques à certains jours de fête; c'est ainsi que les clercs de la basoche composaient des farces qu'ils représentaient notamment le jour des Rois; ils avaient pour ainsi dire le monopole des moralités, pièces dans lesquelles ils introduisaient, tantôt des personnages réels, tantôt des personnages fictifs ou allégoriques, comme le témps, l'Église, le commun, bon advis, fortune, science, ignorance, etc. Une association formée à Paris sous le règne de Charles VI, prit, sous la direction d'un chef appelé le *Prince des sots*, le titre d'*Enfants sans souci*. Elle représentait des soties, sorte de satires plus ou moins allégoriques. Les suppôts de l'Université avaient aussi l'habitude de représenter, le jour des Rois et de la Saint-Charlemagne, des farces et des sermons joyeux qui se faisaient remarquer par leur cynisme, leur esprit satirique et par la violence de leurs

attaques, dont n'étaient pas même exempts le roi, la reine, ni les princes du sang.

Le sujet de la farce ou de la sotie était ordinairement emprunté à un ancien fabliau, à une légende, à une aventure contemporaine ou à un proverbe populaire. Quelquefois aussi il était pris dans la vie réelle, et mettait en scène des personnages auxquels l'auteur prêtait le langage qu'auraient tenu les spectateurs dans des circonstances semblables à celles où se trouvaient les acteurs. Dans ce dernier cas surtout, la farce, satire acerbe et mordante, nous initie aux usages, aux mœurs du temps et aux plaintes que formulaient nos pères contre les abus de leur société.

La valeur littéraire de ces petites pièces est quelquefois remarquable; qu'il nous suffise de citer comme exemple la *Farce de maître Patelin*. D'autres fois, il faut bien le dire aussi, elle est des plus médiocres. L'action elle-même est souvent nulle ou à peine ébauchée, mais presque toujours le dialogue se distingue par une certaine saveur d'expressions, un piquant,

une vivacité d'allures qu'on aime à retrouver dans les monuments littéraires du XVe et du XVIe siècle.

De 1460 à 1550 environ, il a été joué en France un très-grand nombre de farces; car indépendamment des corporations que nous venons de citer, la plupart de ces confréries d'arts et métiers en représentaient chaque année quelques-unes, concurremment avec un mystère, le jour de la fête de leur patron. Des bateleurs, des histrions, des comédiens ambulants se transportaient aussi de ville en ville, représentant des saynètes et des farces qui, destinées à l'amusement des dernières classes du peuple, se recommandaient bien plus par le jeu des acteurs qui les interprétaient, par leur trivialité et leurs obscénités que par leur mérite littéraire. Néanmoins les monuments qui composent ce genre de littérature sont aujourd'hui assez rares; on en possède à peine deux ou trois recueils, ce qui provient du peu de soin qu'on prenait de les faire transcrire.

Le recueil que nous publions est le

plus considérable et le plus important de tous ceux qui existent ; il a appartenu à la célèbre bibliothèque du duc de La Vallière, qui en fit l'acquisition trop tard pour mentionner les pièces qu'il renferme dans son *Histoire du Théâtre François*. Quelques-unes d'entre elles peuvent remonter à la fin du XV[e] siècle; les plus récentes sont celles du temps de François 1[er], le manuscrit paraissant avoir été exécuté vers la fin du règne de ce prince. Il aura été formé par un amateur de théâtre qui transcrivait les pièces au fur et à mesure qu'il en obtenait copie.

Ces farces n'ont jamais été imprimées qu'à 76 exemplaires ; l'édition donnée par Techener en caractères gothiques, vers 1835, est la reproduction littérale du manuscrit, avec ses fautes et ses incorrections. La nôtre, sans avoir la prétention de donner un texte critique à l'abri de tout reproche, en offrira néanmoins un, dépouillé de toutes les superfétations dont l'avait chargé un copiste ignorant, et ramené aux formes orthographiques, dictées

par la grammaire du XVIe siècle. C'est ainsi que nous imprimerons *pensées* le mot *pencés* qu'offre le manuscrit, *moins* le mot *moingts*, que nous écrirons l'*homme s'est remis au lien*, au lieu de *c'est remis au lien*, *s'on dit bona dies a vobis*, au lieu de *son dit bon adies a vos bis*, etc.

Les partisans de la reproduction textuelle des manuscrits, qu'ils aient été écrits par un lettré ou par son valet de chambre, ceux qui veulent qu'on reproduise jusqu'aux erreurs et aux *lapsus calami* du copiste, ne seront peut-être pas satisfaits de notre édition ; mais nous nous croyons engagé par notre devoir d'éditeur à offrir au lecteur un texte conforme aux lois grammaticales et au bon sens, un texte, en un mot, qui puisse se lire. Les changements que nous avons opérés ne sont point d'ailleurs arbitraires; la langue du XVIe siècle a ses lois comme celle du XVIIe, et ce sont ces lois que nous avons cru devoir observer. Des notes et une introduction courte, mais substantielle, accompagneront les pièces toutes les fois qu'il y aura lieu.

Elles donneront au lecteur l'explication des mots difficiles et lui indiqueront les rapprochements qui peuvent être faits entre chaque farce et les monuments littéraires avec lesquels elles ont quelque analogie.

Notre recueil de *Farces et Moralités* formera aujourd'hui une première livraison de deux volumes seulement ; mais si les bibliophiles accueillent avec bienveillance cette publication et nous encouragent à la continuer, la mine est riche et nous pourrons en extraire des gemmes plus précieuses encore que celles-ci.

E. M.



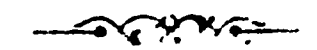
LA FARCE
DE L'ARBALESTRE



NOTICE

SUR

LA FARCE DE L'ARBALESTRE



« Car quand les femmes sont maîtresses,
« Elles doivent les brayes porter. »

La *Farce de l'Arbalestre* n'est que le développement de l'idée exprimée par ces deux vers. C'est un sujet souvent rebattu au moyen-âge et dont nos pères ne se lassaient jamais. Comme fond et comme intrigue, cette facétie offre plus d'une ressemblance avec la *Farce nouvelle très bonne et fort joyeuse de l'obstination des femmes*, publiée par M. Viollet-Leduc, dans

la *Bibliothèque Elzévirienne.* — Riflart, le mari, homme simple et tranquille, ne désirerait que la paix :

« Gens mariés ont assez peine
« A bien considérer leur cas,

dit-il ; il serait heureux, n'était sa femme,

« A besongner ne fauldray pas,
« Car se ma femme sourvenoit,
« Certainement el me battroit.
« Nuyct et jour n'y fait que hongner.
« Il me fault aller besongner
« Pour éviter son hault langaige.
« Je veuil assouvir (*réparer*) ceste caige.
« Ce sera pour mettre une pie.

La femme survient :

« Que fait Riflart ?

RIFLART

« Je remets à point ceste cage.

LA FEMME

« Est-ce tout ? Que ta malle rage
« Te doint dieu, vilain malotru ! »

La querelle s'engage sur la destination de la cage. Riflart veut y mettre une pie et sa femme un *cocu* (un *coucou*). Longue dispute, injures, coups, etc. L'homme finit

par céder et même il accompagne sa femme au marché pour acheter un cocu (*Anc. théâtre franç.*, I, 21).

La versification de la *Farce de l'Arbalestre* n'est pas très-riche; nous n'avons pas toujours réussi à mettre les vers d'accord avec la prosodie. C'est là un défaut qui se reproduira souvent dans les pièces qui composeront ce recueil; mais le style se recommande par une certaine vivacité, une franchise d'allure que l'on aime à retrouver dans les facéties de cette époque.

Le mot *harié* (v. 6) vient du verbe *harier*, qui signifie tourmenter, harceler, désoler. Il est employé avec ce sens dans le *Cymbalum mundi* : « On nous hue, on nous *hare*, on nous menace, on nous chasse, on nous bat. » Et on lit dans le roman du Jouvencel : Vous devez chevaucher et *harier* vos ennemis qui sont en bataille, tellement qu'ils ne leur viengnent nuls vivres. »

Au vers 67, on voit un exemple du mot *dyot*, employé concurremment, à cette époque, avec la forme *ydiot*. Cette dernière seule nous est restée.

Tenné, *tennée* (v. 85) signifie fâché, vexé. On le trouve avec ce sens dans les poésies de Roger de Collerye

Avoir la tête verte (v. 152). On disait d'un homme extravagant, qu'il avait la tête verte, une tête de linote, la tête écervelée, évaporée, éventée, etc.

Vous parlez trop mieux qu'une vache (v. 213). Nous disons encore aujourd'hui, dans le même sens, parler français comme une vache espagnole.

Agardez (v. 320), du verbe *agarder*, qui, dans notre vieille laugue, avait la signification de regarder, considérer. Au XVIe siècle, on n'employait plus guère ce verbe qu'à l'impératif.





FARCE NOUVELLE

A DEUX PERSONNAGES

C'est à sçavoir la Femme et l'Homme

et est

LA FARCE DE L'ARBALESTRE



LE MARY *commence.*

Je ne scay qui me conseilla,
Qui mesmement me barbouilla,
De m'aller mettre en mariage.
J'estoys, ce m'est avis, plus sage,
Devant que fusse marié;
Maintenant, je suis harié,
Je faulx toujours à mon affaire;
Voyre dea ! et ne scay rien faire,
Qui plaise, ou qui soit utile
A ma femme, sage Sibille.
Marié fus à la mal heure.
Quant je luy ris, elle me pleure,

Quant je pleure, elle s'en rit,
Quant je me joue, elle se marrit,
Quant je me marrie, elle se joue,
Quant je joue, elle fait la moue,
Quant je chante, elle tance et compte,
Quant je compte, elle se mescompte.
Quant je dors, elle veut veiller,
Quant je veille, el' veut sommeiller,
Quant je danse, elle se repose,
Quant je repose, elle s'oppose.
Quant je veux menger, elle jeusne.
Quant je jeusne elle desjeusne.
Quant je fais le sage, el' se moque,
Quant je fais le fol, el' se moque,
Quant je le fais, el' ne fait rien.[1]
Elle me mauldit, comme un chien.
Je ne scay que faire à cela,
Sinon que je laisse tout là,
Et m'en aller à l'avanture.

LA FEMME

Qui espouse un sot de nature,
Ne sauroit son plaisir avoir ;
Je le puys bien pour moy sçavoir.
C'est un sot, le plus desplaisant,
Plus ydiot, plus mal plaisant,
Que jamais la terre en porta.

Ne scay qui son sens transporta,
Car il n'en a pas demi livre.
Plust à Dieu qu'en fusse delivre,
Et jamais ne vint à mon estre.
Hélas! quel desplaisir puisse estre,
A femme de cœur et courage,
D'avoir un sot en mariage!
Sage n'ayme point la folye ;
Folye n'est que melencolye.
Sagesse requert gravité,
Folye, folle agilité.
Sagesse veult parler à trait.
Folye un fol parler attrait.
Et moy qui suis sage et subtille,
Mon nom est dit sage Sibille ;
Qui ay prins fol en mariage,
Comme auray-je donc le courage
De l'aymer et luy faire chère ?
Que la correcture m'est chère !
Que mauldit soit-il, qui la fit!
Il cuydoit faire mon profit,
Mais il me fit mon grand dommage.

LE MARY

Elle me vouldra faire accroire
Que je suis fol de droicte ligne.
Jamais Noé, qui fit la vigne,

N'eust une si belle entendoire.
Car je scay bien l'art de mémoire ;
N'est-ce pas chose sage et bonne ?

LA FEMME

Qui vit onc si sotte personne,
Si fol, si dyot et si beste?
Il n'a que sottise en la teste,
Il est sot, de rien ne luy cault.

LE MARY

Il ne luy chault, soit froid ou chault,
Je ne scay si j'en gueriray

LA FEMME

Si vous guerissez, j'en iray
En voyage jusque bien loin.

LE MARY

Escoutez, il n'est pas besoin,
Que vous y alliez sans parler.

LA FEMME

De vous, vous n'y sauriez aller.

LE MARY

Non pas avec vous, ce me semble ;

Car si nous estions quatre ensemble,
Nous ne gaignerions pas.

LA FEMME

Allez.
Vous estes sot, plus n'en parlez.

LE MARY

Si je suis fol, il me fault taire.
Mais si je prenoys un clistere,
Pour faire vuider ma folie?
Heu !

LA FEMME

Quelle mélancolie !
Hé ! mon Dieu, que je suis tennée.

LE MARY

Vous souvient-il de l'autre année ?
Des grans neiges, que j'abats,
Les chièvres et que combatis
Ces marmotes de pommes cuytes.
Hé ! benoit dieu, les belles tripes !
Ils estoyent aussy grandes qu'anges
Aux enseignes que les arcanges
Mirent le siège en Paradis.
J'en vis bien entrer plus de dis,
Qui batirent bien un sergent.

LA FEMME

Tenez, mettez là vostre argent.
Qu'est-ce d'un fol ! qu'est-ce d'un sot !

LE MARY

C'est un homme comme un falot,
Qu'on appelle sot, quant on huche ;
Ou un sot, qui a coqueluche ;
A qui ne chault des morfondus,
Autant des raiz que des tondus.
Est-ce pas bonne invention ?

LA FEMME

Avez-vous cette invention ?
A quel fin cuydez-vous venir ?

LE MARY

A quel fin ? Joyeux me tenir,
Mener bon temps, faire grand chere,
Vous estes bonne menagère,
J'entens assez bien ce passage.

LA FEMME

Si vous fault-il devenir sage,
Ou autrement trop je me deux.

LE MARY

Vous l'êtes assez pour nous deux.
Dit-on pas en toute saison,
Qu'il ne faut en une maison
Qu'un sage pour la faire riche?
Mais, si j'estoys sage aussy, siche
Tout le monde s'en moqueroit,
Et par la rue on s'en riroit.

LA FEMME

Vous parlez par trop follement.

LE MARY

Et vous aussy si sagement,
Que je ne vouldroys pas estre ange.
Au moins s'il vient quelqu'un estrang
Parler de sens ou de folye,
Nous n'aurons pas melencolye,
De sçavoir qu'on doive respondre.
Mais qui feroit un sage pondre,
Escloroit-il point des petis?
J'en passeroys mes apetis,
Se j'y estoys.

LA FEMME

Jesus Maria!

Femme, qui tel sot mary a,
Est bien comblée de douleur,
C'est la femme d'un basteleur ;
Qu'on appelle mal assénée.

LE MARY

De Dieu soit mauldit la journée,
Quant je vous pris.

LA FEMME

Saint Jehan! Amen.

LE MARY

Pour en parler tout clerement,
Peu s'en fault que je ne vous quicte.
Je ne voy Jeanne ou Marguerite,
Qui fasse à son mary tel noyse.

LA FEMME

Vostre folye si fort me poyse,
Et me vient trop contrarier.

LE MARY

Va, quant j'estoys à marier,
J'estoys sage, ce me sembloit ;
Car tout le monde s'assembloit
Pour me venir voir deviser.

Maintenant je n'ose aviser
Un passetemps ou quelque danse,
Qu'incontinent on ne me tance,
Je ne say plus que je doy faire.

LA FEMME

Il fault penser à vostre affaire,
Vostre folye est descouverte.

LE MARY

Hé, que diable ay-je !

LA FEMME

La teste verte,
Fumeuse et toute lunatique.
Vostre teste est trop fantastique,
Il vous la fault faire murir.

LE MARY

Il fauldroit doncques bien courir,
Pour eviter ce danger là.

LA FEMME

Brief, vous le ferez.

LE MARY

Holà !
Comment faire murir ma teste ?

LA FEMME

Allez, vous n'estes qu'une beste.
Si de cela me voulez croyre,
Ce sera un fort beau mistère.
On vous tiendra sage personne.

LE MARY

Oh ! que plus mot on ne me sonne !
Je say bien comme je feray.
Or ça ! or ça ! je me voueray
Si je feray ma teste.
Elle me fume, elle me tempeste.
Ce dit ma femme et si ne say,
Si m'en fault-il faire l'essay.
Car elle a guère accoustumée.
Pour apaiser cette journée,
Ce bonnet il me fault oster,
Et puis tout soudain le bouter,
Afin que mieulx mon estat vaille
Dedans ce beau chapeau de paille,
Murir comme poires ou pommes.
C'est fait ! voyons si où nous sommes,
Ma teste est mure maintenant !

LA FEMME

Quel homme à faire un lieutenant,

Ou quelque vaillant conseiller !
C'est bien assez pour m'en aller.
Ha ! povre femme malheureuse.

LE MARY

Mais que ma teste soit bien mure
Si ne la mangerez-vous pas.
Je croy qu'il fut fait au compas,
Ce chapeau de paille de seigle.

LA FEMME

Helas ! tant plus on luy conseille,
Et tant plus il fait au contraire.
Si est-il temps de vous retraire,
Et ne faites plus de la beste.

LE MARY

N'ay-je pas fait murir ma teste,
Tout ainsy que vous l'avez dict.

LA FEMME

Nennin ! que vous soyez maudict.
Tout le cas ne s'entent ainsy.
Ostez, ostez, ostez cecy.
Il vous fault bien changer de meurs.

LE MARY

Je vous demande si je meurs.

Et que voyez ma sepulture,
Faictes y mettre en escripture :
Cy gist, Jehan, le sot des trois lignes,
Qui aymoit la purée des vignes ;
Qui trépassa près d'un bary,
Ce jour et an qu'il fut mary.
Et auprès, par façon subtille,
Y soit mis la sage Sibille,
Sa femme, qui n'est comme sote,
Et faictes mettre une marote
Sur ma tombe. Encore une foys,
Tu le feras, si tu m'en croys.
Et entendez bien mes propos.

LA FEMME

Je n'y entens rien, en deux mots,
Vous parlez trop mieulx qu'une vache.

LE MARY

Je n'avoys sur moy qu'une tache;
De quoy je suis jà indigné.

LA FEMME

Quel tache?

LE MARY

Je n'ay (point) desjeuné,

Devant qu'entendre le sermon.
J'auray du sens.

LA FEMME

J'en ferais mon !
Mais que par moy on se gouverne,
Plus ne fault hanter la taverne,
Mouvoir de nuit ne tracasser,
Mais vous fault désormais passer.
Ostez ces habits seigneurés,
Dy-je, si très deffigurés,
Qu'à Dieu et monde il semble lect.
Maintenant ils ont un collet.
Tantost ils sont décolletés,
Haricotés, déchicotés,
Escartelés en mainte guise ;
Incessamment on se desguise,
Si très bien que c'est rouge rage.

LE MARY

Tient-il point que je suis trop sage.
Ah ! vraiment. il n'y tiendra plus !
J'en cheviray bien.

LA FEMME

Au surplus,
Gardez bien qu'il n'y ait que dire.

LE MARY

Jamais ne vous entendis dire
Qu'habits fissent gens sages estre.
Vous voirez que je seray maistre,
Et sage malgré que j'en aye ;
Mais voyrement fort je memaye,
Où des beaux habits je prendray,
J'en voye chercher et aprendray,
A estre bien sage à ceste heure,

LA FEMME

La povre femme, qui demeure
Avec un sot, n'est pas contente.
Il ne fait chose à mon entente.
Tout son fait est contraire au bien.
Hé, comment sauray-je avoir bien?
Il n'est pas possible en ce monde.
Car sus quel propos il se fonde,
Jamais au boult n'en sait venir.
Qu'il fut pendu sans revenir.
Où est le fondateur de Rome.

LE MARY

Je suis maintenant un sage homme.
Contrepeter me fault-il rien?
Sens-je point mon homme de bien?

Ouy dea ! ne sentez-vous point ?
Sibille, suis-je bien en point ?
A vostre avis, que vous en semble ?

LA FEMME

Toute douleur à moy s'assemble ;
Voyez , il est fol de nature.
Qui vit une telle créature ;
J en ay le cerveau tout cassé.

LE MARY

C'est un habit de trépassé.
Quelque chose que voulez dire.

LA FEMME

Il me fera mourir de rire,
De luy voir si sote manière.

LE MARY

Or, regardez-moi par derière ,
Se je suis sage devenu,
Je seray pour sage tenu.
Et ne le cuydoys jamais estre.
Je suis sage sans avoir maistre ;
Mais en voici bien la maistresse.

LA FEMME

Mourir me fera de détresse ;
Car il n'entend point le passage.

LE MARY

Si cet habit ne me faìt sage,
Je ne sçay plus que je feray.

LA FEMME

Jamais à mon gré ne seray.
Que le diable vous rompt la teste.

LE MARY

Or regardez à ma requeste,
Qu'en grand bonté maintenant suis.

LA FEMME

Si vous tairez-vous, si je puis,
Qu'en un gibet fussiez pendu.
He dea ! aussy j'ay entendu;
Quant il trotte parmy la rue,
Il court, il mord, regimbe et rue,
Et chacun n'en fait que parler.

LE MARY

Hé ! comme, où fault-il aller ?
Dictes, car je ne le sçay pas.

LA FEMME

Il vous fault marcher par compas;

Et pour sagesse entretenir,
Et une grand foison tenir,
Marchant le pas poisantement.

LE MARY

Par mon serment! par mon serment!
Je suis un sage homme, autant vault,
Je say maintenant qu'il me fault,
A estre sage, ne vous chaille.

LA FEMME

Il ne fera chose qui vaille,
Que le Dieu le puisse maudire.

LE MARY

Qui est-ce qui veult contredire,
Que ne me marche pesamment ?
Ouy, ouy, si très poisantement,
Que les espaules m'en font mal.
Par mon âme, c'est grand travail,
De marcher ainsy comme moy.
Sibille, n'en ayez esmoy.
Je suis sage comme un levrier.

LA FEMME

Hé! nostre dame! quel ouvrier;
Sortir me fera hors du sens.

LE MARY

Agardez, Sibille, je sens
En quelque lieu dur comme gaules.

LA FEMME

Et en quel lieu ?

LE MARY

Sur mes espaules.
Regardez !

LA FEMME

Son sens se transporte.

LE MARY

Nostre dame ! ma mye, je porte
Poisant plus de vingt et dix livres.
Allez, regardez à vos livres,
Se je suis sage devenu.

LA FEMME

Qui en a de plus sot congneu,
Ce n'est pas le diable d'enfer.

LE MARY

Qui vous emporte au fond d'enfer.

Il est assez fort pour ce faire.
Hé dea ! on ne sçauroit rien faire,
Qui soit à vostre gré.

LA FEMME

Gros veau !
Or, pensez qu'il est bien nouveau
Lourdault, et un parfait anon.
Il ne s'entent pas ainsy non.
Il s'entent marcher puissamment,
Sans courir trop rebellement
Comme les fols de sens delivres.
Mais vous n'avez point veu les livres,
Où quelque bonne chose eslire.

LE MARY

Hé ! si say-je quasy bien lire,
Mais je ne congnoys point mes lettres.
Je fais des epitres, des lettres,
Qu'un meilleur lisart ne vit onques.

LA FEMME

Or ça, que n'aprenez-vous donques,
En regardant les sages fais,
Des nobles vertueux parfais ;
Des sages gens du temps passé.
Mais bien tost vous estes lassé,

De lire en un livre un seul point.
Il pense ailleurs et n'entent point
A ce qu'il lit, pour le comprendre ;
Par quoy n'avez garde d'apprendre.
Un sage est de droicte nature,
Doibt toujours macher l'escripture,
Et gouster le sens.

LE MARY

Ha, j'entends !
Par ma foy, j'ay vescu longtemps,
Mais jamais n'entendis cela :
Macher l'escripture ! Holà,
Je sçay bien comme je feray.

LA FEMME

Jamais à mon gré ne seray,
Car certes il n'a nule science.
Mais il fault prendre en patience,
Pour l'amour de Dieu ; c'est raison.
Mais pensez-vous quelle maison,
Seroit bien gouvernée de luy.
Par ma foy, j'en ay de l'ennuy
Plus la moitié que je ne monstre.

LE MARY

Or ça, Dieu me doint bonne encontre,

Jamais je n'en fus desinué
Seray-je bien endoctriné ?
Il sera fort à avaler.

LA FEMME

Hé ! sotart.

LE MARY

Laissez-moy diner.
Un habile homme tout amasse.

LA FEMME

Hé ! mais que faites-vous ?

LE MARY

Je mache
L'escripture, mais pour le seur
Je n'avale morceau , de peur.
Tenez, il ne passera point.

LA FEMME

Hélas! suis-je assez mal en point.
Jamais je n'en seray delivre.

LE MARY

J'en ay mangé plus d'une livre ,
Et si ne suis sage ne rien.

LA FEMME

Jamais avec luy n'auray bien.
Car il n'a ne sens ne manière.

LE MARY

Par ma foy, si je n'ay à boire.
Jamais le sens n'avaleray.

LA FEMME

Jamais à vous ne parleray,
Sotart, remply de sotte affaire.

LE MARY

Hé ! comme diable doy-je faire !
Pour Dieu, qu'on m'en face un extrait.

LA FEMME

Comment ? il fault parler à trait,
Sans plus en estre averty.

LE MARY

Vraiment je parleray à luy,
Puis qu'à mon sens il est propice.

LA FEMME

Il dira cy quelque service,
Dont me fera mourir de rire.

LE MARY *(parlant à une flèche)*.

Traict, escoute que je veux dire.
Traict, mon amy, entens-tu bien ?
Je seray traict, je le sçay bien.
Traict, mon amy, je suis abille.
Mais ma femme, sage Sibille.
Traict, mon amy, feray devant.
Hé ! traict, mon amy, plus savant !
Traict, mon amy ! Traict, mon amy !
Je suis sage traict à damy.
Traict, mon amy, entens, entens.
Se je suis sage, à peu de temps,
Je seray traict à toy tenu.
Hay ! Hau ! Traict, je suis retenu
Des sages, le traict escoutant.
Ah ! vous n'en sauriez dire autant.
C'est bien parler à traict cela.

LA FEMME

Que le premier qui m'en parla
D'estre avecques vous, fut pendu.

LE MARY

Ma foy ! il m'a bien entendu,
Le traict, je seray demain sage.

LA FEMME

Vous estes fol.

LE MARY

Vous estes sage.
Or, escoutez, à ma rèqueste,
Vous m'avez fait murir ma teste,
Afin qu'elle ne fut plus folle.
La vostre est sage et aussy molle,
Il la fait bon contregarder;
Et afin de la mieulx garder,
Et que vos sciences soyent vrayes,
Je l'affubleray de mes brayes,
Afin que la science en sorte.

LA FEMME

Me prenez-vous de telle sorte,
Et que j'endure tout cela ?

LE MARY

Vous l'endurerez, mais holà !
Car j'en seray bien resjouy.
Il ne vous fault que dire ouy;
C'est pour garder vostre science.

LA FEMME

Non feray, par ma conscience.
Ostez, ostez, quel galopin !

LE MARY

Et non feras par saint Crespin !

Vous m'avez fait grandes detresses.
Car quant les femmes sont maistresses,
Elles doibvent les braies porter.

LA FEMME

Pour dieu, veuillez vous deporter.
Laissez-moy, c'est trop babiller.

LE MARY

Du vieil temps m'avez habillé,
Je vous habille du nouveau.

LA FEMME

Hé comment! Seriez-vous si veau,
De vouloir faire telle chose?
Par l'ame, qui en moy repose,
Il entent mal son cas à traict.

LE MARY

Vous m'avez fait parler à traitc.
Comme se j'estoye une beste.
Il fault parler à l'arbaleste.

LA FEMME

Non feray, vraiment.

LE MARY

Si ferez
Par ma foy! vous y parlerez.

LA FEMME

Par ma foy, je ne l'entens mye.

LE MARY

Or dictes : Arbalestre, ma mye,
J'ay fait cela, j'ay fait cecy.

LA FEMME

Nostre dame ! que de soucy !
Arbalestre, j'ay un mary
Qui fait souvent mon cœur marry,
Et est de mauvaise nature,
Et la plus sote créature
Qui soit.

LE MARY

Ois ?

LA FEMME

Je le dis aussy.

LE MARY

Et qui n'a morceau de soucy.

LA FEMME

Et qui me fera mourir d'ire.

LE MARY

Or, achevez donc de dire.

LA FEMME

O benoit Dieu, miséricorde !

LE MARY

Il vous fault parler à la corde.

LA FEMME

Non feray, par ma conscience.

LE MARY

Si ferez, car vostre science
Le requiert.

LA FEMME

Corde que tu fusses,
Au gibet et estranglé eusses,
Mon mary !

LE MARY

Hé ! c'est très bien dit.
Nous en avons un beau crédit,
Tout par long et par là.

LA FEMME

Comment ?

LE MARY

C'est parler assez sagement,
De souhaiter son mary pendre.

LA FEMME

Oste-la, de peur de m'esprendre.
A cela je ne me congnoys.

LE MARY

Il vous fault parler à la noix,
Ou par dieu il y aura noyse.

LA FEMME

Non feray, car trop il me poise.

LE MARY

Si ferez

LA FEMME

Or ça noix, ma mye,
Mon sot mary de sens n'a mye.
A tous les coups son sot sens erre.

LE MARY

Il vous faut parler à la serre,
Pour m'ôter hors de tous ennuis.

LA FEMME

Je prye à Dieu que dans un puys,

Puissiez vous estre bien serré,
Et de la taigne resserré.
Mon mary tout cela serez,
Tenez ! en avez-vous assez ?

LE MARY

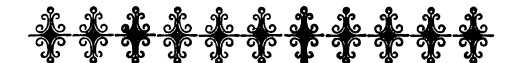
Or sus ! plus ne me menassez.
C'est quasy tout un de nous deux,
Si vous vous plaignez, je me deux.
Femme ne doibt point entreprendre
De vouloir son mary reprendre,
Devant les gens que bien à point.
Afin qu'on ne médise point,
Que je veuille parler des femmes,
Et jecter sur elles aucuns blasmes.
De ce faict ne déplaise à Dieu,
S'il y en a en aucun lieu,
Un mary qui soit de la sorte,
De moy à luy je m'en rapporte.
Car l'homme fait la femme telle
Qu'il la veult, ou douce, ou rebelle,
Ou en luy n'a point de raison.
Adieu, excusez le blason.

FIN

FARCE

DE

LUCAS, SERGENT BOITEUX, ETC.



NOTICE

SUR

LA FARCE DE LUCAS

SERGENT BOITEUX, ETC.

Cette farce, sans contredit, est une des meilleures de notre recueil.

Lucas, un vieux sergent, borgne et boiteux, est marié à une jeune femme fort éveillée, qui répond au nom de Fine-Mine. Fine-Mine, comme cela doit être, préfère le Vert-Galant à son mari Lucas. Tout en filant, elle jette les yeux sur son bouquet de lavande, qu'elle voudrait donner par amourettes à son ami le Vert-Galant.

Ah ! s'il savoit que le sergent,
Lucas le borgne, mon marı,
Fust dehors, bien seroit mari,
Qu'il ne me vensist bien tost voir.

Le Vert-Galant arrive.

Qu'est cela (dit-il), je vois Fine-Mine,
Sa femme, qui file à son huys.
Oh ! que tant malheureux suis,
Que je ne suis venu plus tost.

Pour l'amour du présent qui lui est fait, le Vert-Galant embrasse Fine-Mine ; il ne s'en tiendrait pas là, mais la crainte du retour du mari le force à partir, après être toutefois convenu d'un rendez-vous. Pendant ce temps, Lucas est au village,

Où il tourmente pauvres gens,

Car

Il est actif et diligent ;

Et même,

Quand les femmes n'ont point d'argent,

On dit qu'il se paye en denrée.

Du moins, c'est Fine-Mine qui l'affirme. Il est allé relancer le bon payeur, un fin

matois, qui a toujours trouvé moyen de ne pas acquitter une vieille amende, en remettant le sergent de demain en demain. Lucas l'a surpris au saut du lit. Le bon payeur emploie, pour attendrir le sergent et obtenir un délai, tous les moyens qui lui ont déjà réussi. Il est encore tout endormi et ne sait où est sa bourse. Mais le sergent est insensible, même à l'offre d'un pot de vin et d'un petit pâté.

Mort bieu, dit-il,
Te veux-tu mocquer des sergens,
Qui sont les officiers du Roy?

Poussé dans ses derniers retranchements, le bon payeur prétend qu'il a la colique.

Ah! monsieur le sergent, de fait
Il me faut aller au retrait.
Ah! j'ai le ventre dévoyé;
Retirez-vous sergent à masse.

Mais Lucas en a bien vu d'autres.

Si tu debvois faire en la place,
Je ne me retireray point.

Repoussé de ce côté, le bon payeur fait

jouer une autre mine. Si le sergent veut lui accorder un répit, il lui découvrira une chose qui le touche de près. — Hé quoi, répond Lucas? — C'est, dit le bon payeur, le Vert-Galant qui entretient Ameline votre femme. — Ah! dit Lucas, on me l'a déjà dit, mais je n'en crois rien. — Le bon payeur insiste, il offre de prouver ce qu'il avance. — A d'autres, conclut Lucas : paye-moi, ou en prison. — En prison, M. le sergent, je ne suis même pas chaussé. Promettez-moi au moins d'attendre que je me chausse. — Or bien, dit Lucas, chausse-toi incontinent; je promets que rien ne payeras que tu ne sois chaussé. — Le promettez-vous? — Certes, foi de sergent. — Alors le bon payeur déclare qu'il ne se chaussera pas et que, d'après sa promesse, il est quitte par Saint-Sauveur! — Ah! dit Lucas :

Il en savoit deux, j'en ai d'une;
Mais s'il plait à dame Fortune,
Je lui en baillerai d'une autre.

Et il s'en revient chez lui confus et de

mauvaise humeur ; car ce que lui a dit le bon payeur sur Ameline lui tient au cœur, et il arrive juste à point pour voir le Vert-Galant quittant sa femme.

Est-ce votre cas, belle dame,
De tenir plaid à ce jaseur?

Dit-il.

Fine-Mine se défend, mais Lucas répond que la chose est certaine, que le bon payeur le lui a dit; il ne peut s'empêcher en même temps de raconter le tour que celui-ci lui a joué. Fine-Mine, qui brûle de se venger, conseille à Lucas de prendre un fouet et de poursuivre le bon payeur jusqu'à ce qu'il soit chaussé ou qu'il ait payé. Au premier coup de fouet, le bon payeur s'exécute, et le sergent revient avec son argent et son fouet. — Et mon conseil, lui dit Ameline, est-il bon? — Oui, pardieu, répond Lucas; mais garde d'avoir le fouet; on baille souvent, l'entends-tu, le bâton dont on est battu. Que jamais je ne voie ici ce Vert-Galant; je lui pardonne le passé, mais si jamais à l'avenir je vous

trouve ensemble, je vous tuerai tous deux. Il n'y a pas de remède.

Fine-Mine est un peu confuse ; mais à toutes ses protestations, Lucas répond : c'est bon, mais gouvernez-vous bien. Il annonce qu'il s'en va à dix lieues de là pour recorder ses exploits. Mais au lieu de partir, il revient sur ses pas et se cache près de sa maison. Le Vert-Galant, averti par Ameline, arrive ; il entre, lui et son amie se mettent à table ; ils boivent, chantent et font bonne chère. Lucas, qui les entend, frappe à la porte. — Ah ! s'écrie le Vert-Galant, nous sommes perdus. Mais Ameline ne perd pas la tête : le premier moment d'effroi passé, elle va ouvrir, une chandelle à la main et son amant caché derrière elle.—Que je suis aise de vous voir, dit-elle à son mari ; je dormais, et, en dormant, je rêvais que votre mauvais œil était devenu bon. N'est-il pas vrai ? attendez que je m'en assure. Ce disant, elle lui clot le bon œil. Le Vert-Galant en profite et s'esquive.

Dieu merci (dit-il) je suis eschapé
De crainte et de douleur mortelle.
Voila la meilleure cautelle
Que jamais peut estre advenue.

Cette cautelle, comme on le sait, n'était pas neuve ; elle fait le sujet de nombreux fabliaux : elle se trouve dans les *Cent nouvelles nouvelles*, dans le *Violier des histoires romaines*, et enfin, elle a formé la matière de la 27e nouvelle du *Grand Parangon des Nouvelles nouvelles.*





FARCE NOUVELLE

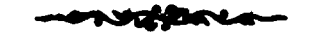
A QUATRE PERSONNAGES

C'est à sçavoir LUCAS, sergent boîteux et borgne,

le BON PAYEUR,

FINE-MINE, femme du Sergent,

et le VERT-GALANT.



LUCAS *commence.*

Puys que sergens ne font plus rien,
Il me fault chercher le moyen
De trouver quelque vieille amende
A mon role. J'y ay attente.
Il est vray, par Saint-Saulveur !
Mort bieu ! Voycy ce bon payeur,
Qui me doibt, il y a longtemps,
Cinquante, dont je prétemps,
Et mettre en son collet la main.
Tousjours de demain en demain,

Me baille pour me bien tenir,
Mais ce demain ne peut venir ;
Ce n'est qu'un menteur ordinaire.
Quel remède ! il est nécessaire
Que je le prenne au sault du lit.
J'y voys ! Ah ! mort bieu ! quel deduit.
Est-il heure de se lever !
Or, sus, me veulx tu point payer,
Ceste amende que tu me dois ?

LE BON PAYEUR

Lucas le borgne , hélas ! tu vois
Que je me lève, hé ! mon amy,
Je suis encor tout endormy,
Que je ne sçay où est ma bourse.
Ce seroit chose bien rebourse
De bailler argent si matin ,
Mais je donray d'un pot de vin
Tantost et d'un petit pasté.

LUCAS , *sergent*

Vray Dieu ! tant tu es enhasté,
Tu ne tasches qu'eschapatoyre.

LE BON PAYEUR

Tu voys pas , ne suys prest encore ;
Au moins laisse moy habiller.

LUCAS

Sy tu ne veulx argent bailler,
La mort bieu ! je prendray des nans.
Te veulx tu moquer des sergens,
Qui sont les officiers du Roy?

LE BON PAYEUR

Monsieur! nennin, dea! par ma foy.
Monsieur le sergent, mais de faict,
Il me fault aller au retraict.
Par quoy, voulez vous retirer ;
Et puis nous irons desjuner,
Et là, je vous contenterai.

LUCAS

Retirer! par Dieu! non feray,
Jusque à tant que tu m'ayes payé.

LE BON PAYEUR

Ah ! j'ay le ventre devoyé;
Retirez vous, sergent à mace.

LUCAS

Si tu debvois faire en la place,
Je ne me retireray point.

LE BON PAYEUR

Ah! vray Dieu! le ventre m'espoint
D'une sorte mauvaise et faulse,
Vous me ferez faire en ma chausse.
Ce ne seroit pas chose honneste.
De vous tirer vous admoneste.
Et je promais vous advertir,
D'une chose vous advertir.

LUCAS

Hé! de quoy? bon payeur.

LE BON PAYEUR

Ma foy!
Guetez vous, monsieur le sergent?

LUCAS

De qui gueter?

LE BON PAYEUR

Du Vert-Galant:
Car il entretiant Ameline,
Ta femme.

LUCAS

Sainte Catherine!

J'en ay ouy parler, beau sire.
A d'aultres!

LE BON PAYEUR

Dea! j'ose bien dire
Qu'il entretient, je le sçay bien.

LUCAS

Sy croy-je moy qu'il n'en soit rien.
Car ma femme ne daigneroit.

LE BON PAYEUR

Daigner! bo! bo! qui s'y fieroit!
Le danger n'en seroit ja mendre.

LUCAS

Sy suis-je assez fin pour entendre
Le cas! pas ne suys sy bemy.

LE BON PAYEUR

Lucas tu n'y voys qu'à demy :
Tu es borgne et sy es boiteux.

LUCAS

Mieulx voys d'un œil que toy de deux.
Je me tiens toujours sur mes gardes.

LE BON PAYEUR

C'est pour nient, car tu ne regardes,
La sepmaine que de travers.

LUCAS

Tu me sers de mos tant divers,
Que tu me cuydes abuser.
Scays tu quoy? il te fault payer,
Ou j'éray des nans.

LE BON PAYEUR

C'est raison,
Se j'eusse des biens à foison.
Mais de prendre rien n'y a ciens.
Montrez vous des plus paciens;
Ne soyez pas des plus mauvais.

LUCAS, *sergent*

J'auray pots et plas.

LE BON PAYEUR

Laisse lay.
Monsieur, il n'y a rien dessus.

LUCAS

C'est comme sergens sont deceus,
Corbieu! tu viendras en prison.

LE BON PAYEUR

Ne vous monstrez pas trop felon,
Monsieur, ce seroit mal cogneu.
Je n'iray pas, par saint Simon!
Ung pié chaussé et l'aultre nu.
Le payement ne sera tenu,
Mais que me promettez d'attendre,
Que parchaucé, sans m'esprendre
Je vous payeray incontinent.

LUCAS, *sergent*

Bien donc chausse toy incontinent.
Je promais que rien ne payeras,
Tant que pas chaussé tu seras.

LE BON PAYEUR

Le promettez vous?

LUCAS

Ouy dea! ouy.

LE BON PAYEUR

Je ne parchausseray meshuy,
Par ma foy donc! ne de sepmaine,
Ne de l'an.

LUCAS

Dieu ! quelle fredaine !
Voycy un homme de bien loin.

LE BON PAYEUR

J'appelle les gens à tesmoin.
Cela vault une quinquernelle.
Ma chausse à la mode nouvelle
Je chausseray sans cousturier.
Me voyla en avanturier.
Je suis quicte, par saint Saulveur !

LUCAS

Voyla le fait d'un bon payeur.
Il en sçavoit deux, j'en ay d'une ;
Mais s'il plaît à dame fortune,
Je luy en bailleray d'une aultre.

LE BON PAYEUR

Il est payé, au peaultre ! au peaultre !
Me voyla quicte de l'amende.

AMELINE, *femme de Lucas*

Ce beau touflet de lavende,
Garny de plusieurs flourettes,
Je le donneray par amourettes,

A mon amy le Vert-Galant.
Ah! s'il sçavoit que le sergent,
Lucas le borgne, mon mary,
Fust dehors, bien seroit mary,
Qu'il ne me vensist bien tost veoir.

LE VERT-GALANT *entre*

Quant à moy je m'en voys sçavoir,
Se Lucas, sergent, est dehors.
D'ajourner il fait ses effors.
Il est à l'office bien digne.
Qu'est-ce là je voys Fine-Myne,
Sa femme, qui file en son huys.
O que tant malheureux je suys,
Que je ne suys venu plus tost.

AMELINE FINE-MINE

Vert-Galant, chacoustez un mot,
Mon amy, prenez par amour,
Ce trousseau fait de mainte fleur,
Par les mains de vostre humble amye.

LE VERT-GALANT

Je ne le refuseray mye.
Mais en le rĕcepvant, ma seur,
Je vous baiseray de bon cœur,
Pour l'amour du present gentil.
Mais vostre mary où est-il?

AMELINE

Où il est? hélas! Dieu le sache;
Sur le village, où tout marche,
Où il tourmente povre gent.
Il est actif et diligent.
Il rend mainte personne effrée.
A cela scait son entregent.
Quant ces femmes n'ont point d'argent,
On dict qu'il se paye en denrée.
C'est tout un, s'il prend sa lifrée
De son costé et moy du mien.

LE VERT-GALANT

Hé! voyre, voyre, j'entends bien,
Qu'il fault faire de tel pain soupe.
Mais quoy! si fault il que je soupe
Aveques vous par quelque soir,
Soit de la brune ou de noir
Qu'il soit dehors.

AMELINE

Mon debvoir
Je feray de vous advertir.
Mais present nous fault departir,
Car incontinent reviendra.

LE VERT-GALANT

Adieu donc, on vous revoyra
Plus à loysir, ma doulce amye.

LUCAS

Mais qu'est-ce là ! ne voy-je mie,
Un galant qui jase à ma femme.
Est-ce votre cas, belle dame,
De tenir plaid à ce jaseur !
Vous n'y acquerez point d'honneur,
Et aussy on me l'a bien dit.

AMELINE

He ! que de Dieu soit il mauldit,
Qui onc y pense à deshonneur.
Je croy que c'est le Bon-Payeur,
Qui ce faux blason vous rapporte.

LUCAS.

C'est bon ! le grand deable l'emporte,
Car il m'a joué d'un faulx tour.

AMELINE

He ! comment ?

LUCAS

Hyer au point du jour,

Je le surprins en se couchant.
Je luy dis paye maintenant,
Ceste amende que tu me doibs.
Lors il me dit si je vouloys,
Attendre qu'il fut parchaussé,
Qu'il me payeroit. J'en fis marché
Et luy promis sans plus tencher,
Par quoy ne se veult parchausser,
Afin qu'il ne paye en effet.

AMELINE

Ah! bien, bien, prenez un fouet
Bien acoustré, de chareton,
Et tout ainsy qu'un careton,
Faictes luy devant luy claquer.
Et puis s'il ne vous veult payer,
Taillez luy chausses au long du cuir.

LUCAS

Corbieu! voylà parlé à plaisir.
J'ay desir d'un fouet trouver,
Et ton conseil esprouver.
D'une bonne sorte assez fine,
Ah! il n'est qu'une femme fine,
Pour quelque fin tour aviser.
Et puis, ne veulx tu point aller,
Bon-Payeur, sus de par le deable.

Chaussez vos chausses, miserable !
Chaussez vous !

(Il le fouette).

LE BON-PAYEUR

Ah ! nostre dame !
Jesus ! je payeray par mon ame !
Je me caucheray si je peulx.
Tenez ! voylà cinquante-deux.
C'est mal encontre d'un boiteux.
Le grand deable emporte le borgne !
Que tant d'un mauvais œil il lorgne.
Tromperie toujours retourne
A son maistre.

LUCAS

Je les atourne
Ces bons payeurs ! qu'on me les baille,
Afin qu'une chausse vous taille
Quant ils ne viennent à raison.
Je m'en revoys en ma maison,
Puisque j'ay receu mon payement.

AMELINE

Et puis mon conseil vrayement
Est-il bon ?

LUCAS

Ouy, pardieu! de fait!
Mais garde d'avoir le fouet.
On baille souvent, l'entens tu?
Le baston dont l'on est battu.
Garde d'accouter sans long plaist,
Ce Vert-Galant; il me deplait.
Du temps passé je luy pardonne.
A l'avenir, mort bieu! j'ordonne
S'ensemble je vous puys trouver,
Incontinent de vous tuer;
Il n'y aura point de remede.

AMELINE

Je ne scay dont il vous procede,
Si non que c'est par faulx rapport.
Ah! mon mary, vous avez tort
De m'imputer un tel outrage.
Je n'ay point si mechant courage.
Je suis de gens de bien extraicte,
Et de ligne bonne et parfaite.
Jamais il n'y eut que redire,
A poy que ne me voys occire
Ou jeter en une maliere,
Sy en devant, ny en deriere.

Vous voyez en moy deshonneur,
Ne m'espargnez point.

LUCAS

Bien, ma sœur!
Gouvernez vous bien en un mot.
Maintenant m'en voys au plus tot,
A dix lieues d'icy, ce n'est pas près,
Pour recorder mes explois.
Adieu, gardez bien à l'hostel.

AMELINE

Mais en est il encore un tel,
Borgne, boiteux, Dieu! quel rencontre!
Pardieu, que le boys du gibet,
Il n'est rien plus ort ne plus lait.
Voy-je au deable le malheureux!
Ceste nuit, de mon amoureux
Jouyray, puisqu'il va dehors.

LUCAS

Il fault mettre tous mes efforts,
Et me mucher icy en droict,
Et voyre tout, car elle croit
Que je m'en suys dehors allé;
J'espieray du long et du lé,
Pour veoir se le galant viendra.

Ameline

Pardieu ! en parle qui vouldra,
Je voys attendre icy devant
Mon cher amy le Verd-Galant,
Pour le faire ceans entrer.

Le Vert-Galant

Amour veult mon cœur penétrer,
De sa sayette noble et digne.
Je suis navré, sans point doubter
Icy ne puys plus arrester;
Je veux aller voir Fine-Myne.
La voila la gente godine,
Mon soulas, ma joye et plaisance.
Ah ! il fault bien que je m'avance,
Pour l'aller saluer souldain.
Honneur ! Madame, au cœur humain.
Où est le faulx borgne Lucas ?

Ameline

Ceste nuyt ferons nostre cas,
Car il est allé sur les champs.

Le Vert-Galant

Ainsy que deux parfaits amans,
Nous ferons bien nostre paquet.

AMELINE

En despit des jaloux meschans,
Passons le temps en ris et chans.
Siegeons nous bequet à bequet,
Car j'ay préparé le banquet.
Recreons nous, faisons grand chere,

LE VERT-GALANT

Je n'ay chose au monde sy chere,
Je suys de vostre amour transy.

AMELINE

Aussy suis-je de vous aussy,
Prenons passe temps sans esmoy.

LE VERT-GALANT

Ma chere amye, baisez moy
Pour rassasier mon desir,
Disons quelque mot à plaisir.
Monstrez qu'avez le cœur joyeux.

AMELINE

En despit du borgne boiteux,
Nous prendrons passe temps nous deux,
Tant que la nuit durera toute.

LUCAS

Vous rirez ensemble vous deux.
Tantost serez bien roupieux.
Le borgne est près qui vous escoute.

LE VERT-GALANT

Qu'est-ce que j'oy ! Dieu ! qu'on me boute
Dehors, car nous sommes perdus.

LUCAS

Mort bieu ! les os seront rompus,
Se tu n'ouvres bientost, vilaine !

AMELINE

Jesus ! benoiste Madelaine,
C'est mon mary ! Dieu que feray !

LE VERT-GALANT

Dictes où je me bouteray?
Il me tuera de mort cruelle.

AMELINE

J'ouvriray à tout la chandelle,
Tenez vous bien derriere moy.

LE VERT-GALANT

Jesus! madame sainte Foy!
Helas! qu'est-ce que nous ferons?

AMELINE

Se Dieu plaist nous escamperons;
Ne vous chaille; laissez moy faire.

LUCAS

Ouvre tost!

AMELINE

Qu'avez-vous à braire?
Jamais ne fus plus resjouye,
Que quant j'ay vostre voix ouye.

LUCAS

La male mort!

AMELINE

Je me dormoye,
Et en me dormant je songeoye
Que Dieu vous avoit pour le mieux
Enluminé tous les deux yeulx.
Je n'eus oncques aussy grande joye.
Helas! mon amy, que je voye;

Car j'y ay ma credence ferme :
Voyez vous pas clair quand je ferme,
Cestuy çy qui est destoupé ?
(Elle lui clost l'œil de quoy il voit.)

LE VERT-GALANT

Dieu mercy ! je suis eschapé,
De crainte et de douleur mortelle.
Voylà la meilleure cautelle
Que jamais peust estre advisée.

LUCAS

Où est, la vilaine rusée,
Ce paillard à qui tu t'esbas ?

AMELINE

Lucas, cherchez bien, haut et bas,
Car céans il n'y a point d'homme.

LUCAS

Bien peu s'en fault que ne t'assomme.
Tu m'es venu l'œil estouper,
Afin de le faire eschaper.
Tu m'as bien deceu en effet.
Je te prendray dessus le fait
Une aultre foys sans long babil.

LE VERT-GALANT

Combien qu'un borgne soit subtil,
Un boiteux cauteleux et fin,
Sera pour conclure à la fin.
Vous avez veu quelle finesse,
Que pour trouver une fin est-ce.
Souldain il n'est que femme fine.
Par ceste fin la farce fine.
En prenant congé de ce lieu,
Une chanson pour dire adieu.

FIN

LA FARCE
DES
DEUX SAVETIERS



NOTICE

SUR LA

FARCE DES DEUX SAVETIERS

Le riche est marri de ce qu'il voit le pauvre rire et se réjouir, et perd cent écus et sa robe que le pauvre gagne.

La scène s'ouvre par les chants joyeux du pauvre.

« Hay ! avant Jean de Nivelle,
Jean de Nivelle a deux houseaux,
Le Roy n'en a point de si beaux ;
Mais il n'y a point de femelle,
Hay ! avant Jean de Nivelle. »

Le riche s'étonne de rencontrer tant de

gaîté dans la pauvreté. Suit un dialogue, entre le pauvre et le riche, sur les avantages de la médiocrité pour le bonheur; dialogue plein d'agrément et de raison. Jusque là, c'est le sujet de la jolie fable de La Fontaine, *le Savetier et le Financier*, sujet dont on retrouve l'origine dans un des contes des *Dialogues* de saint Grégoire; mais bientôt l'auteur abandonne cette voie pour se jeter dans un chemin de traverse. Le pauvre savetier se laisse persuader d'aller demander à Dieu cent écus au pied d'un autel. Le riche se cache derrière l'autel et marchande, au nom de Dieu, avec le pauvre, d'abord pour 60 écus, puis pour 90, puis il lui en offre 99, dans l'espoir que le pauvre ne voudra pas démordre de ses cent écus. Cependant, le pauvre prend les 99 écus et s'enfuit au grand regret du riche, qui lui crie : « Depesche, rends-moy mes escus! » Le pauvre ne veut rien rendre. Un débat s'élève, il faut aller trouver le juge en sa cour; mais le pauvre n'a point de robe pour se rendre au plaid; le riche lui

en prête une ; arrivés tous deux devant le juge, le riche forme la plainte en termes si confus et le pauvre se défend si naïvement que le juge condamne le riche. Alors le pauvre, joignant l'ironie à la fourberie, s'écrie :

« Hay! Jenin, hay! povre couart,
J'auray robe, or et argent,
Par ma foy, il est mal content.
Mais est-elle point retournée ?
Je suis payé de ma journée. »



FARCE NOUVELLE

très bonne et fort joyeuse

DES DEUX SAVETIERS

A TROIS PERSONNAGES

C'est à sçavoir le Pauvre, le Riche et le Juge.



LE PAUVRE *commence en chantant*

Hay, hay, avant Jean de Nivelle,
Jean de Nivelle a deux houseaux,
Le Roy n'en a point de si beaux,
Mais il n'y a point de femelle,
Hay! hay! avant Jean de Nivelle.

LE RICHE

Voicy chose non pareille,
De quoy j'ouys oncques parler,
Que je voy mon voisin chanter
Toute jour et si n'a que frire.
Dieu gard, Dieu gard.

LE PAUVRE

Dieu vous gard, sire.
N'avez-vous que faire de moy?

LE RICHE

Nennin, mais je suis en esmoy
D'une chose : voicy le cas
Que je voy que vous n'avez pas
Un denier pour vous faire raire,
Ne un povre tournois ariere,
Et chantez tousjours sans cesser.

LE PAUVRE

Par Saint Jehan vous pouvez penser
Que n'ay pas peur de mes escus.

LE RICHE

Tu peux bien penser au surplus
Que fait mon trésor sans lanterne.

LE PAUVRE

Et moy le mien à la lanterne.

LE RICHE

Amasse à quant tu seras vieux.

LE PAUVRE

Voy je seray tousjours joyeux.

LE RICHE

Argent en plaisance mondaine.

LE PAUVRE

C'est commencement de toute peine.

LE RICHE

Argent fait faire maints esbas.

LE PAUVRE

Et à la fin fait dire hélas.

LE RICHE

Qui a cent escus tout comptant,
Il peut bien galler et rire.

LE PAUVRE

Saint Jehan ! je n'en ay pas tant,
Je n'en ay n'a frire n'a cuire.

LE RICHE

Qui a escus, il n'est en friche,
Vous n'avez garde qu'il se taise.

LE PAUVRE

Qui a des poux en sa chemise,
Il n'est pas tousjours à son aise.

LE RICHE

Qui a escus a brief parler,
Il peut faire beaucoup de choses.

LE PAUVRE

Qui a ses souliers percés,
Il a besoing d'avoir des chausses.

LE RICHE

Qui a cent escus tout comptant,
Il est de bonne heure né.

LE PAUVRE

Qui au matin a froid es dens,
Il n'est pas très bien desjeuné

LE RICHE

Qui a cent escus en mitaine,
Il peut fringuer et mener pompes.

LE PAUVRE

Et voire, à la pute estraine,
Et pourquoy ne le faites-vous ?

LE RICHE

Qui a escus ou autre avoir,
Il peut vivre joyeusement.

LE PAUVRE

Par saint Jehan! il m'en faut avoir.
Qui diable vous en donne tant?

LE RICHE

Qui, mon ami? Dieu tout contant,
Aussi a-t-il donné tes biens.

LE PAUVRE

Non a, parbieu, car les tiens
De mon grant père a des ans vingt,
Et tout de succession me vint,
Mais je n'en payeray pas la taille.

LE RICHE

Voisin, tu n'as denier ne maille,
Que Dieu ne t'ait donné vrayement,
Il te feroit riche à merveille,
Et demain nu jusqu'à l'oreille,
Il le fait et le defait.

LE PAUVRE

Ha ! dea , voisin , il me plaît
Qu'il me donne assez ou pou ,
Sçauroit-on trouver moyen où
Que pense avoir de la pecune ?

LE RICHE

Ouy, mais il a telle coustume
Que jamais il ne donne rien ,
Qui n'y va par bon moyen ,
Et aussi qui ne l'en prie.

LE PAUVRE

Nostre Dame ! il ne tiendra mie,
Au prier, je m'en voys tout droit ,
Au moustier, car se Dieu vouloit
M'en donner, je seroys refaict ,
Et le remerciroys en effet ,
Se avoir en pouvoys un lopin.

LE RICHE

Dy moy, par ta foy, mon voisin ,
Que luy demanderas-tu content ?

LE PAUVRE

Je luy demande des escus cent ,
Sans plus ne moins.

LE RICHE

S'il t'en donnoit deux vingts,
A tout le moins tu prendrois cela.

LE PAUVRE

Saint Jehan, je ne les prendrois ja,
Ne suis-je pas comme vous estes?
Il peult aussy bien mes requestes
Octroyer qu'il a fait la vostre

LE RICHE

Voyre par saint Pierre l'apostre,
Je vous bailleray un esclat,
Cent escus dedans un sac,
Voys mettre un moins, par saint Claude,
Taisez-vous et vous verrez rage.

LE PAUVRE

Ha! par saint Jean! je feray rage,
Je ne seray plus savetier;
Je hanteray fort le gibier.
Ha! j'auray aujourd'huy argent,
Je voys à l'esglise diligemment,
Sans plus sejourner au surplus.
O Dieu qui donnes les escus
A ce riche si largement,

Donne-m'en cent tout comptant,
Et je te jure sur mon ame,
A toy et à Nostre Dame,
Que se me les donne de bon cœur,
Je vous feray tousjours honneur,
Toutes les foys que vous verray.

LE RICHE *(derrière l'autel).*

Demande, je te octroyeray,
Mais que ce soit juste demande.

LE PAUVRE

Or ça doncques, je vous demande
De bon cueur le pauvre Drouet,
A qui vous doutez s'il vous plaist,
Un cent d'escus tant seulement.

LE RICHE

N'en voudroys-tu point moins de cent?

LE PAUVRE

Nennin, par ma foy, c'est le cas.

LE RICHE

Tu auras soixante ducas.

LE PAUVRE

Par saint Sire, je n'en veulx nulz,

Car je veuille avoir des escus,
De ducats je n'ay point d'envie.

LE RICHE

Tu en auras quatre vingt et dix,
De bons et de fermes en un tas.

LE PAUVRE

Beau Sire, imaginez le cas,
Et que vous fussiez devenu,
Comme moy, pauvre tout nu,
Et que je feusse dieu pour tout voir,
Vous les voudriez bien avoir,
Cela est pieça tout commun.

LE RICHE

En voilà cent, il s'en fault un;
Prens les ou laisses si tu veux.

LE PAUVRE

Or ça, rien n'auray je donc plus?
Vous me faictes un grand forfait,
Les prendray je donc en effect?
Ouy, on ne sçait qui va ne qui vient;
Puis y a un point qui me tient,
Que m'en pourroys bien repentir.
Pourtant les me fault recueillir,
Pour un escu ne plus ne moins.

LE RICHE

Ha! parbieu ! ne par tous ses saints
Vous les rendrez, maistre couart :
Ça, que le diable y ait part ;
Par la mort bieu ! il les emporte ;
Rapporte, mon voisin, rapporte.

LE PAUVRE

Quel diable est ce qui m'appelle?

LE RICHE

Par Nostre-Dame je l'ay belle ;
Ça, ces escus, ça, ces escus !

LE PAUVRE

Vous estes un peu trop camus ;
Dieu me les vient de donner.

LE RICHE

Par la mort bieu ! vous y mentez :
Ça, mon argent.

LE PAUVRE

Ils se housent.

LE RICHE

Ils se housent.

LE PAUVRE

Mais, parbieu ! voicy belle chose.

LE RICHE

Ça, mon argent.

LE PAUVRE

Or y perra
Et par sainct Jacques non fera.
Adieu, adieu ; je les emporte.

LE RICHE

Rapporte, mon voisin, rapporte,
Ou je te faray adjourner.

LE PAUVRE

Je ne veuil plus cy sejourner.

LE RICHE

Vous y viendrez, par saint Germain.

LE PAUVRE

Saint Jean ! je n'y entreray main,
Car mes habits ne valent rien.

LE RICHE

Ha dea ! je t'en bailleray bien,
Qui sont meilleurs que tous ceux-cy.

LE PAUVRE

Attendez-moy donc icy,
Je m'en voys parler à ma femme.

LE RICHE

Non ferez, sire, par Nostre-Dame,
Vous viendrez devant le prevost.

LE PAUVRE

Voisin, je reviendray tantost.

LE RICHE

Mettez la robe sur vostre dos.

LE PAUVRE

Et comment! me la donnez vos?

LE RICHE

Nennin non.

LE PAUVRE

Dea et comment?

LE RICHE

Je te la preste jusques à tant
Que soyons venus de la court.

LE PAUVRE

Or sus donc pour faire court.
Allez devant et cependant,
Je m'en iray porter l'argent
En la maison pour tout refuge.

LE RICHE

Il le nous fault porter au juge,
Et le mettrons en sa sequestre.

LE PAUVRE

Saint Jean ! non feray , nostre maistre ;
Je ne m'en veuil point dessaisir.

LE RICHE

Quel juge voulez vous choisir,
Qui soit à ceci bien habille ?

LE PAUVRE

Hé ! le prevost de ceste ville,
Il a un bon esprit ,
Mais qu'il ait un petit
Nostre cause regardée.
Tantost sentence auroit donnée ,
Sans y faire si long procès.

LE RICHE

Mais il se commet tant d'excès,
En tout on use tromperie.

LE PAUVRE

Hé non point, par sainte Marie,
Il n'y va qu'à la bonne foy.

LE RICHE

Allons autre part.

LE PAUVRE

Ha voy,
Mais où voudriez vous aller?

LE RICHE

Hé! si tu me vouloys bailler
Mon argent, tu feroys mieux.

LE PAUVRE

Ha point ne l'aurez se m'ayt dieux.
Adieu, adieu.

LE RICHE

Allons y donc.

LE PAUVRE

Ha dictes despechez vous donc.

LE RICHE

Il ne m'en chaut, mais que aye droit.

LE PAUVRE

Dieu y soit.
Monseigneur, Dieu vous gard,
Comme vous va puis le matin?

LE JUGE

Parbieu! il me va bien, Jennin,
Comme se porte Jeannette?

LE PAUVRE

Elle est ronde, grosse et grassette,
Elle se porte tousjours bien.

LE RICHE

Comment dea! je n'y entens rien,
Il est tantost fait de ma cause.

LE PAUVRE

Il est vray qu'en ceste sepmaine,
Sans vous faire trop long sermon,

Voyre il est ainsy c'est mon,
J'ay fait à Dieu une requeste,
Qui est tres belle et honneste,
Qu'il me donnast cent escus d'or,
Non pas pour faire grand trésor.
Entendez vous bien ?

LE JUGE

Ouy dea.

LE PAUVRE

Par saint Jean ! il me les octroya,
Et en eus cent moins un comptant,
Que Dieu me donna vrayement,
Après que j'eus fait ma prière ;
Puis après je m'en vins arière,
Pour m'en aller en ma maison.
Voicy mon voisin sans raison,
Pour me cuyder du tout tromper,
Qui s'en vint après moy crier,
Et disoit qu'ils estoyent à luy ;
Ainsy, monsieur, je luy ny :
Je n'eus jamais de luy argent.

LE RICHE

Monsieur, qui le dit, il ment.

LE PAUVRE

Hé attens, mon voisin, attens.
Laisse moy parler si tu veux ;
Dictes, qui a tort de nous deux ?
Monsieur, donnez nous jugement.

LE JUGE

Tu te hastes trop mallement,
On ne juge pas si à coup.

LE PAUVRE

Ha ! monsieur, vous mettez trop.
Je suis de loin, despechez moy.

LE RICHE

Par Nostre Dame ! non ferez,
Il me touche trop près du cœur.

LE JUGE

Or, laissez parler monsieur.

LE RICHE

Monsieur, il y a bien autre chose.

LE JUGE

Sans faire plus d'arret ne pose,

Se tu ne dis autre nouvelle,
Sa cause sera bonne et belle.

LE RICHE

Ha dea, monsieur, je ne dis pas
Où le mal gist; voilà le cas :
Derière l'austel où j'estoye,
Et sa prière je escoutoye,
Puis luy jectay cent escus là.

LE JUGE

Or me respons dessus cela:
Tu les jectas là et pourquoy?
Tu pouvois bien penser à toy
Que pas ne les refuseroit.

LE RICHE

Ha! monsieur, il me disoit
Qu'il n'en prendroit ja moins de cent.

LE JUGE

Ton rapport est sans entendement.
Car il n'y a raison quelconque.

LE RICHE

Que j'en aye la moitié doncque,
Car la perte seroit trop grande.

LE JUGE

Va dire à Dieu qu'il te les rende,
Puisque les a donnés pour luy.

LE PAUVRE

Ha dea , vous estes estourdy,
Je m'en voys sans plus d'arrest.

LE RICHE

Monsieur, faictes luy arrest ,
Car il veut emporter ma robe.

LE JUGE

Viens ça , Drouet , que nul ne hobe ,
Ceste robe est elle tienne ?

LE PAUVRE

Saint Jehan , monsieur, elle est mienne.

LE RICHE

Vous me la rendrez au surplus !

LE PAUVRE

Ainsy disoit il des escus ;
C'est un fort terrible sire ;
Vous sçavez qu'il ne sçait que dire :

Il demande puis l'un puis l'autre ;
Puis d'un costé et puis d'un autre ;
La teste il a escervellée.

LE RICHE

Dea, monsieur, je luy ay prestée
Pour venir jusques icy.

LE PAUVRE

Ha , je vous nye tout cecy,
Par saint Jehan il n'en est rien.

LE JUGE

Parbieu , Drouet , je t'en croy bien.

LE PAUVRE

Hé je ne suis point couart.

LE RICHE

Ça que le deable y ait part ,
Au juge et au savetier,
A la femme et au jugier,
Ne qui les fit onc estre juge.
Haro quel mal fait , quel déluge !
Mes cent escus sont ils perdus ?
Voyre dea ! voyre cent escus !
Que le grand diable y ait part.

LE PAUVRE

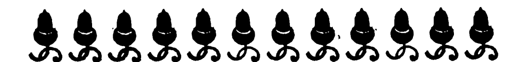
Hay, Jenin , hay, pauvre couart ,
J'auray robe, or et argent ;
Par ma foy, il est mal content.
Mais est elle point retournée ?
Je suis payé de ma journée ;
Pardonnez nous, jeunes et vieux :
Une aultre foys nous ferons mieux.

FIN

FARCE

D'UN AVEUGLE, SON VALET

ET LA TRIPIÈRE



NOTICE

SUR

LA FARCE D'UN AVEUGLE

SON VALET ET LA TRIPIÈRE

Comme plusieurs de ce recueil, cette farce n'est qu'une simple parade, mais elle ne manque pas de verve.

Goulpharin, jeune drôle fort éveillé, est allé chercher du vin pour un aveugle dont il est le conducteur. Se sentant libre, il a abusé de la permission pour courir les champs et bayer aux corneilles, sachant bien qu'il retrouvera toujours son maître

à la même place. A son retour, comme tout valet qui se sent nécessaire, il s'excuse avec impudence, et l'aveugle ne trouve rien à lui répondre, sinon :

« Tu me la bailles bien cornue ! »

Mais il s'agit d'aller en quête ; car l'aveugle a faim. Le maître et le valet projettent d'aller frapper à la boutique d'une tripière pour en tirer quelques vivres *gratis pro deo*. A cet effet, Goulpharin déclare que son maître n'est pas moins sourd qu'aveugle.

« Dame Philippe,
Qu'il vous plaise icy regarder
Les pauvres membres de Dieu,
Qui vous viennent voir en ce lieu ;
Lequel ne voit et si n'oit goute. »

« Il m'est avis, dit la tripière, que ce bon homme ici voit bien. » A quoi le malicieux valet répond que le pauvre Maraut n'entend nullement. — « Quoy ! dit la tripière, s'appelle-t-il Maraut ? — Ouy, appelez-le par son nom et vous verrez qu'il n'entend pas. Malgré la colère où le met ce

tour de valet, l'aveugle, interpellé, répond tout de travers, comme doit répondre un véritable sourd; ce qui donne lieu à de nombreux coq-à-l'âne. Mais la tripière ne veut pas lâcher de marchandise sans argent; elle veut un double ou deux : « Qu'à cela ne tienne, » dit Goulpharin; il veut qu'on lui fasse bon compte; il marchande, fait mettre en sa besace, en fait retirer maint morceau, met la main dans tous les plats. Puis, comme il voit que la tripière ne donnera rien sans argent, il renverse tout sur la table : le *pied de beuf*, la *panchette*, le *gras bouel et le boudin plain de graisse*. La tripière, furieuse de voir ainsi *patrouiller* sa marchandise, lui donne un soufflet et l'accable de sottises.

« Oh! madame sainte Agathe,
Elle m'a baillé de sa patte,
Et m'a rompu le visage! »

s'écrie Goulpharin.

« Tire tes chausses, poy d'acquest, »

répond la tripière.

« Hé, le fils à sa mère,
N'y reviens plus si tu es sage. »

Et les deux industriels vont ailleurs tenter la fortune.





FARCE JOYEUSE

A TROIS PERSONNAGES

c'est à sçavoir

UN AVEUGLE & SON VARLET

Et une TRIPIÈRE

LE VARLET *commence.*

Suis je point un gentil mignon
Et un bon petit garson ,
Pour un Goulpharin, ne suis je point ?
Par le corps bieu ! je seray oint,
Si ne retourne vers mon maistre.

L'AVEUGLE

Celuy Dieu qui tout a fait naistre
Garde de mal la compaignie :
Ma joye est bien abolie ;

Et si ne scay plus que j'y fasse.
Mes amis, regardez la face
De ce bonhomme qui ne voit goute,
Et si ne scait où il se boute ;
Car mon varlet çi m'a laissé.
Je suis ja vieil homme cassé,
Et assourdy des deux oreilles.

LE VARLET

Maistre ! voicy vos bouteilles.

L'AVEUGLE

Qu'est-ce que j'oy ?

LE VARLET

C'est vostre varlet Goulpharin.

L'AVEUGLE

Et d'où viens tu ?

LE VARLET

Je viens du vin, du vin,
Qui est clair et qui est fin.

L'AVEUGLE

Tu me la bailles bien cornue !

LE VARLET

Et tout pour la gentille fue,
Nous vous ferons bien vos raisons.

L'AVEUGLE

J'ay veu de si bonnes saisons,
Dea ! reviendra point nostre temps !

LE VARLET

Ouy, ouy, après si renaissons,
Que nous serons trestous contens.
Et si arons argent et or,
Et serons armés de Saint Mor,
Du pié jusqu'à la sonnette.
N'ayrons besache, ne pouquete,
Qui nous serve plus de rien.

L'AVEUGLE

Dis tu ? et tant nous serons bien !

LE VARLET

Maistre !
Il nous fault aller assaillyr,
S'il est possible sans faillyr,
Quelque maison de plaine face,
Et faire un très beau prouface.
Dis-je bien ?

L'AVEUGLE

Ouy, vrayment. Mais tu scais bien ,
Par ma foy ! je meurs de faim.

LE VARLET

Nous n'irons plus guères loin (1).

L'AVEUGLE

Quoy ! que pourrions-nous avoir ?

LE VARLET

Nous ne povons que sçavoir.

L'AVEUGLE

Hé, scay tu bien là où elle vent ?
Dy ! despeche toy vitement.

LE VARLET

Ouy, ouy, je la voys bien d'icy,

(1) Il est évident qu'il manque ici au moins trois vers, dans lesquels le valet indique à son maître la boutique de la tripière, et c'est à cette proposition sautée dans le manuscrit que l'aveugle répond par le vers suivant :

« Quoy, et que pourrions-nous avoir ? »

Mais il est eschet en ce cas cy,
Maistre que vous parlez.

L'AVEUGLE

Par saint Pierre ! vous mentirez.
Approchez près ; vous leur direz
Que je suis du tout assourdy,
Et que je n'oy grain ne demy,
Ainsy que luy saurez bien dire.

LE VARLET

Je ne l'oseroys contredire ;
Empougnez moy par la cincture,
Et nous irons à l'avanture.
Or ça Dieu nous veuille conduyre,
Et nous gardons bien de mal dire.
Dame Philippe, nostre dame,
Vous veuille sauver et garder !
Nous vous prions de cœur et d'ame,
Qu'il vous plaise icy regarder
Les povres membres de Dieu,
Qui vous viennent voir en ce lieu,
Lequel ne voit et si n'oit gouste.

LA TRIPIÈRE

Il m'est avis sans nulle doubte,
Que ce bon homme icy voit bien.

LE VARLET

Par ma foy ! dame, il n'oyt rien

LA TRIPIÈRE

Comme est son nom ?

LE VARLET

Hé ! c'est Marault.

LA TRIPIÈRE

Je le voys donc crier bien hault :
Hau ! Marault, veux tu du fée ?

L'AVEUGLE

J'estoys plus ivre que la née,
Lendemain de la saint Martin.

LA TRIPIÈRE

Viens ça ! veux tu un boudin ?
Parle à moy, veux tu pas manger ?
As tu point ton appétit ?

L'AVEUGLE

J'ay cuydé bien arager,
Quant je suis party du logis.

LE VARLET

Dea ! m'en iray je ainsy droict joint ?
Dame, ne m'escondissez point !
Dame , me donnerez vous rien ?

LA TRIPIÈRE

Dea ! on ne me les donne point.
Si tu en veulx avoir,
Il faut argent bailler ;
Et qu'il y coure du tien ,
Un double ou deux.

LE VARLET

Baillez moy de ce que je veux ,
Et me faictes bonne doublée.
Ma besache sera gastée,
Se ne le mettez au cornet.

LA TRIPIÈRE

Ce que je te baille n'est pas trop net ,
C'est du meilleur de ma gaste :
Il est fleury comme une mâte ,
Et si est blanc comme un œuf.

LE VARLET

Baillez moy de ce pié de beuf ,

De la panchette, du gras bouel.
Onques puis la veille de Nouel,
Je n'en mengis grain ne demy.

LA TRIPIÈRE

Or saquez argent, mon amy,
Car vesen là pour vostre double.

LE VARLET

Cecy et qu'est ce ?

LA TRIPIÈRE

C'est un boudin plain de gresse.
Si tu ne les veux point, si les reverse.
Ne les viens point si patrouiller,
Et va ailleurs marchander.

LE VARLET

Hé ! baillez m'en plus largement,
Si voulez avoir mon argent.

LA TRIPIÈRE

Par saint Jehan ! non feray.

LE VARLET

Doncques je les reverseray.

LA TRIPIÈRE

Par la croix bieu ! tu les poueras.

LE VARLET

Par la mort bieu ! tu mentiras,
Tripière.

LA TRIPIÈRE

Je vaux mieux que toy,
Ne que fust oncques ton père.
Me viens tu faire tant d'esmoy ?
Par l'ame de ton grand père,
Huy je te devisageray.

LE VARLET

Oh ! madame sainte Agathe !
Elle m'a baillé de sa patte,
Et si m'a rompu le visage !

LA TRIPIÈRE

N'y reviens plus, se tu es sage ;
Tire tes chausses, poy d'aquest !

LE VARLET

Adieu , la fille Loriquet.

LA TRIPIÈRE

Adieu, le fils à sa mère !
Cesser il nous fault le caquet ;
Car nous ferions cy la serye.
127 Prenez en gré la compaignye.

FIN

FARCE

D'UN SOURD, SON VARLET

ET L'YVRONGNE

NOTICE

SUR LA

FARCE DU SOURD, SON VARLET

ET L'YVRONGNE

Nous avons rapproché cette Farce de la précédente, parce qu'elles ont entre elles plus d'une ressemblance. Ici, ce n'est plus un aveugle qui est en scène, c'est un sourd. Lui aussi est à la merci de son valet; ce valet n'est pas aussi joyeux compagnon que Goulpharin; il prend les choses de travers et remplit mal son service, parce qu'il est mal payé, dit-il. Son maître

le gronde de ce que sa besogne est mal faite : « Payez-moi, répond-il, et je m'en irai. » Mais le sourd, qui n'entend pas, ne comprend rien aux réponses de son valet ; il croit qu'il s'excuse et le gronde toujours. Celui-ci, poussé à bout, le frappe.

« Escoutez, il ne m'entend pas,
Il est sourd, heu ! que vous en semble?
Cela me rompt tout le cerveau ! »

Entre un ivrogne qui se croit au cabaret, et demande à boire ; réponses à bâtons rompus du sourd, qui croit qu'on veut encore le battre. Révolte de l'ivrogne, qui veut imposer silence au sourd, chose peu facile. Mais comme le valet est aussi pris à partie, il s'en mêle et l'ivrogne est rossé d'importance.

« Hé ! s'écrie celuy-cy,

Laissez-moy, de par le deable.
Tout doux, ce n'est pas paille. »

Mais les coups de pleuvoir de plus belle. L'ivrogne s'enfuit, et le valet conclut qu'il lui semble

« Qu'un ivrogne et un sourd ensemble,
Ne peut durer : car l'un est sourd
Et l'autre langage luy sourd. »

Et la Farce finit sur ce jeu de mots.



FARCE NOUVELLE

A TROIS PERSONNAGES

c'est à sçavoir

LE SOURD, SON VARLET & L'YVRONGNE

LE SOURD *commence.*

Or, ça, il fault que je m'applicque
A trouver moyen et praticque
De gaigner quelque peu d'argent.
Mon varlet !

LE VARLET

Je suis diligent
Quant vous m'appelez. Que vous plaist ?
Fais-je pas bien le souplait ?

LE SOURD

Fais ta besongne et t'avance,
Entens-tu ?

LE VARLET

Ouy dea ! c'est dimence
Que nous irons à la grand messe.

LE SOURD

Ne t'ay-je pas faicte promesse
De t'abiller ? tu seras brave.

LE VARLET

Par dieu ! ce ne sera que bave ;
Sais-je pas bien quant vous mentez.

LE SOURD

Assez souvent me contentez,
Mais...

LE VARLET

Ouy, ouy, c'est en Lorraine.

LE SOURD

Devant qu'on passe la sepmaine,
Il tombera quelque avanture.

LE VARLET

Vous me donrez vostre cincture ;
Je le scay bien.

LE SOURD

Je te feray
Un riche homme et te donneray
De l'argent.

LE VARLET

Gardez lay pour vous.

LE SOURD

Quoy ! qu'est-ce là ! me bastrez-vous ?
Ah ! je ne m'y accorde pas.

LE VARLET

Escoutez ! il ne m'entent pas.
Il est sourt ; euh ! que vous en semble ?
Jamais nous n'accordons ensemble ;
Cela me rompt tout le cerveau.

LE SOURD

Ouy, mon varlet m'appelle veau,
Badin, badault, ainsy qu'il veult.

Ah ! par ma foy, le cœur me deult
Tellement qu'il vous fauldra.....

LE VARLET

Quoy?
Je vous feray taire tout coy,
A ce jour d'huy si je m'empongne.

LE SOURD

J'entends bien, c'est vostre besongne
Qui est aulcune foys bien faicte,
Auculne foys elle est mal faicte.
Mais je n'en parle pas.

LE VARLET

Non, non,
Il ne fault point tant de sermon :
Payez-moy et je m'en iray.

LE SOURD

J'entends bien ; je vous aymeray
Autant qu'il y ait sur terre homme ;
Mais que tu fasses ta besongne.

LE VARLET

Le deable en emporte le sot.

LE SOURD

Pendant qu'il y aura au pot
Du vin, ah ! nous burons d'audace.

LE VARLET

Il conviendra vuyder la place ;
Car il ne vient point à propos.

LE SOURD

Ouy dea ! nous en aurons deux pots,
Pour nous donner dessus l'oreille.

LE VARLET

Qui vit jamais raison pareille !
Je n'y trouve sens ni raison.

LE SOURD

Je vuyderay de ma maison.
Eh ! par la chair bieu, non feray.

LE VARLET

Le sang bieu ! je me fascheray
De vivre en un tel desconfort.

LE SOURD

Dictes que vous estes si fort.

LE VARLET

Je vous feray la teste rendre.

LE SOURD

Ouy, ouy, je me scay bien deffendre,
En un besoin tant haut que bas.

L'YVRONGNE *entre.*

Hau ! tarabin, tarabas,
Eh ! qu'est-ce ? Hau ! l'hostesse,
Venez ci, répondez, où ? qu'est-ce ?
N'arons-nous point encor pochine ?

LE VARLET

Ne vous, ne luy, ne sa vouysine,
Ne son vouesin, Pierre ou Guillot,
Trubert, Lambert, Roger, Phlipot,
Jehan, Jennin, Jonan, Janote,
Perin, Perot, Pierre, Perote,
Ne me feront nul desplaisir.

LE SOURD

J'entens bien que me faictes plaisir,
De besongner à ma boutique.
Bren pour vous.

LE VARLET

Ouy dea ! je pratique
Soubz vous et vous soubz moy.
Mais ne vivons plus en esmoy.

L'YVRONGNE

Bon boyre fait, et puys quel bruict !
Que dit-on de moy ! fais-je bruict,
Pour avoir crédit sur les champs ?

LE SOURD

Besongnons.

L'YVRONGNE

Dieu gard les galans !
Et puys qui veut payer d'un pot ?
Sera-ce toy ?

LE VARLET

Ne me dis mot :
Par bieu ! je suys fureclusé.

L'YVRONGNE

Et comment ? qui t'a escauffé ?
Qu'as-tu ? qui t'a mis en colle ?
Dy ! a-ce esté maistre Nicolle ?
Es-tu de courroux deslié ?

LE VARLET

Je suis besti, fantasié;
Mon maistre, ce sourdault icy,
M'a de deuil tout mis en soucy.

L'YVRONGNE

Va! va, ne te courrouce point;
Chantons fleurtis ou contre point,
Et puys je vous apaiseray.

LE VARLET

Pour luy point ne me montreray,
Mauldit soit-il qui se bustra!

L'YVRONGNE

Quoy! dit-il pas qu'il me battra?
Il n'oseroit.

LE VARLET

Voicy pour rire.

L'YVRONGNE

Par bieu! vous erez bien du pire.
Taisez-vous!

LE SOURD

Je vous ayme bien,

Car vous estes homme de bien,
Sage et entendu.

L'YVRONGNE

Mot ! silence !
Apaisez-vous, car quant je pence,
Noise ne vault rien sans debat.

LE VARLET

Il ne fault point tant de sabat,
Ventre bieu ! fault-il tant de bave ?

LE SOURD

Dieu ! il dit tousjours que je bave,
A-t-il pas tort ?

L'YVRONGNE

Mais il a droit.

LE SOURD

Hé ! vraiment, quant il y fauldroit,
Je ne veux pas qu'il prengne peine.

LE VARLET

Il ne veut sa fiebvre quartaine.

L'YVRONGNE

Chantons et laissons tout cecy.

LE SOURD

Mort bieu ! dit-tu que j'ay vessy ?
A mort ! à mort !

L'YVRONGNE

A vie ! à vie !

LE VARLET

Par la chair bieu ! je vous deffye !
Si vous causez, vous estes mort.

L'YVRONGNE

Corps bieu ! dites-vous que j'ay tort ?

LE SOURD

Helas ! laissez le vivre.

LE VARLET

Frappons tous deux sur cet homme yvre.
Il est cause de nos debas :
Frappons ! tarabin ! tarabas !
N'espargnons point : il a bon dos !

L'YVRONGNE

Le deable en emporte les sos !
Hé ! laissez moy, de par le deable !

Tout doulx ! tout doulx ! ce n'est pas (paille.
Vous frappez à bon escient.

LE VARLET

Landez ! landez ! ce pascient,
Sans l'espargner.

L'YVRONGNE

Frappons tout doulx.
Hé ! comment ! vous moquez vous ?
Au lieu de paix, suis en souffrance.

LE VARLET

Onques on ne veist dedans France,
Gens si meslés comme nous sommes.

L'YVRONGNE

Vertu bieu ! je porte les sommes,
Qui qu'ayt chanté, j'ay respondu.
Mais content suis d'estre tondu.
Si jamais en un tel sabat,
Pour moy ce tumulte on debat :
Je m'en remue.

LE VARLET

En brebve nue,
Nostre cas est très fort meslé,

Que nous avons bien querellé.
Mais je conclus comme il me semble :
Qu'un yvrongne et un sourd ensemble,
Ne peut durer; car l'un est sourd,
Et l'aultre langage luy sourd.
Le sourd ne peut pas bien oyr,
Et l'aultre se veut resjouir.
Et pour conclure la matière,
Une chanson voulons chanter,
Afin que vous ayez manière,
D'avecques vous chagrin chasser,
En prenant congé de ce lieu,
Une chanson pour dire adieu.

FIN

FARCE

DE

L'AVEUGLE & DU BOITEUX



NOTICE

SUR

LA FARCE DE L'AVEUGLE

ET DU BOITEUX

La légende rapporte que lorsqu'en 887, on rapporta d'Auxerre en Touraine le corps de saint Martin, une foule de miracles s'opérèrent sur son passage. Les sourds entendaient, les aveugles voyaient, les paralytiques marchaient, etc. Un aveugle et un boiteux, qui trouvaient dans la charité des passants une abondante source de revenus, n'apprirent cette nouvelle qu'avec peine. Aussitôt ils prirent la fuite pour

échapper aux effets de la puissance du saint. Mais la vertu guérissante de saint Martin les poursuivit dans leur fuite, les atteignit et les guérit, quoiqu'ils en eussent. Telle est la source où les auteurs ont puisé le sujet de cette Farce. Elle était destinée à accompagner le *mystère de la vie de saint Martin*, qui fut joué à Suèvres en 1492.

Le dialogue entre le boiteux, qui fait l'éloge de son infirmité et qui ne veut pas être guéri, et l'aveugle, qu'effraie beaucoup moins la possibilité de revoir la lumière, est assez bien écrit. Enfin, le moyen que trouve le boiteux, devenu droit, pour continuer de vivre aux dépens du public, ne manque pas d'un certain charme.

Cette Farce fut jouée devant des villageois et des paysans ; il faut y voir une satire assez vive contre les vagabonds qui, à cette époque, abusaient sur une si vaste échelle de la charité publique.



FARCE

A DEUX PERSONNAGES

DE L'AVEUGLE & DU BOITEUX

L'AVEUGLE

L'aumosne au povre diseteux,
Qui jamais nul jour ne vit goutte !

LE BOITEUX

Faites quelque bien au boiteux,
Qui bouger ne peut pour la goutte !

L'AVEUGLE

Hélas ! je mourray cy sans doubte,
Pour la faute d'un serviteur.

LE BOITEUX

Cheminer ne puis somme toute,
Mon Dieu ! soyez moy protecteur.

L'AVEUGLE

Hélas ! le mauvais detracteur,
Qu'en ce lieu m'a laissé ainsi ;
En luy n'avoys bon conducteur,
Robé m'a , puis m'a planté ci.

LE BOITEUX

Hélas ! je suis en grant soulci,
Meshouan, de gaigner ma vie.
Partir je ne porroye d'icy,
En eussé je bien grant envie.

L'AVEUGLE

Ma povreté est assouvie,
S'en brief temps ne treuve un servant.

LE BOITEUX

Malheurté m'a si fort suivie,
Qu'à elle je suis asservant.

L'AVEUGLE

Pour bon service desservant,

Trouveray je point un valet ?
Un bon en eus en mon vivant,
Qui jadis s'appeloit Giblet ;
Seur estoit, combien qu'il fust let,
J'ay beaucoup perdu en sa mort :
Plaisant estoit et nouvellet ;
Mauldit soit celle qui l'a mort.

LE BOITEUX

N'aurai je de nully confort ?
Ayez pitié de moy pour dieu !

L'AVEUGLE

Qui es tu, qui te plains si fort ?
Mon amy, tire t'en ce lieu.

LE BOITEUX

Hélas ! je suis cy au milieu
Du chemin, où je n'ai puissance
D'aller avant. Ah ! saint Mathieu !
Que j'ai de mal.

L'AVEUGLE

Viens et t'avance
Par devers moy pour ta plaisance,
Un petit nous nous estoirons.

LE BOITEUX

De parler tu as bien l'aisance,
Jamais de bien ne joyrons.

L'AVEUGLE

Viens à moy, grant chère ferons,
S'il plaist à Dieu de paradis.
A nully nous ne mefferons,
Combien que soyons estourdis.

LE BOITEUX

Mon amy, tu pers bien tes dits :
D'icy bouger je ne sçauroye.
Que de Dieu soyent ceulx mauldits,
Par qui je fus en telle voye.

L'AVEUGLE

S'a toy aller droit je povoye,
Content seroye de te porter.
Au moins se la puissance avoye,
Pour un peu ton mal supporter,
Et toy pour me reconforter,
Me conduyroye de lieux en lieux.

LE BOITEUX

De ce ne nous fault déporter,
Possible n'est de dire mieux.

L'AVEUGLE

A toy droit m'en voys se je peulx.
Voy je bon chemin ?

LE BOITEUX

Oy ! sans faille.

L'AVEUGLE

Pour ce que tomber je ne veulx ,
A quatre pieds vault mieux que j'aille.
Voy je bien ?

LE BOITEUX

Droit comme une caille,
Tu seras tantost devers moy.

L'AVEUGLE

Quant seray près, la main me baille.

LE BOITEUX

Aussy feray je par ma foy !
Tu ne vas pas bien : tourne toy.

L'AVEUGLE

Par deça ?

LE BOITEUX

Mais à la main dextre.

L'AVEUGLE

Ainsi ?

LE BOITEUX

Oy.

L'AVEUGLE

Je suis hors de moy,
Puisque je te tiens, mon beau maistre.
Or ça ! veuille toy sur moy mettre,
Je croy que bien te porteray.

LE BOITEUX

A cela me fault entremettre,
Puis après je te conduiray.

L'AVEUGLE

Es tu bien ?

LE BOITEUX

Oy, tout pour vray
Garde bien de me laisser choir.

L'AVEUGLE

Quant en ce point je le feray ,
Je prie Dieu qu'il me puist meschoir.
Mais conduy moy bien.

LE BOITEUX

Tout pour voir.
A cela j'ay le serement,
Tiens cecy, je feray debvoir
De te conduire seurement.

L'AVEUGLE

Ah dea ! tu poises grandement.
D'où vient cecy ?

LE BOITEUX

Chemine bien ,
Et fais notre cas sagement :
Entens tu ? hay !

L'AVEUGLE

Oy ! combien
Que trop tu poises.

LE BOITEUX

Hé ! rien , rien :

Je suis plus legier qu'une enclume,
Ventre bieu !

L'AVEUGLE

Tien te bien ! tien ,
Se tu veux que je te remplume,
Par le saint sang bieu ! onc enclume
De maréchal, si tres pesante
Ne fut. De grant chaleur je fume.
D'où vient cecy ?

LE BOITEUX

Ah ! je me vente
Que charge jamais plus plaisante ,
Ne fut au monde que tu as
Maintenant.

L'AVEUGLE

Mais plus desplaisante ,
Trois mois y a que ne chias.

LE BOITEUX

M'ayt dieux ! quant de ce ralias ,
Six jours a, par Saint Nicolas !
Que bien ne fut à mon retraict.

L'AVEUGLE

Hé ! m'a vous joué de ce traict !

Par mon serment vous descendrez,
Et irez faire aulcun pourtrait
D'un estron, où que vous vouldrez.

LE BOITEUX

Content suis, pourveu qu'attendrez
Que revenu soye.

L'AVEUGLE

Hé! oy, oy.

(*Ici pause*).

L'AVEUGLE *revient.*

Que dit on de nouveau?

LE BOITEUX

Comment?
L'on dit des choses sumptueuses:
Un saint est mort nouvellement,
Qui fait des cures merveilleuses;
Maladies les plus perilleuses,
Que l'on sauroit penser ne dire,
Il guerist. S'elles sont joyeuses,
Je suis pour le contredire.

L'AVEUGLE

Comment cela?

LE BOITEUX

Je n'en puis rire.
L'on dit que s'il passoit par ci,
Que gueri seroye tout de tire.
Semblablement et vous aussi.
Venez ça ! s'il estoit ainsi,
Que n'eussions ne mal ne douleur,
De vivre aurions plus grant soulcy
Que nous n'avons.

L'AVEUGLE

Pour le meilleur,
Et pour nous oster de malheur,
Je diroye que nous allissons
Là où il est.

LE BOITEUX

Si j'estoye scur
Que de tout ne guarississons,
Bien le vouldroye, mais que feussions
De tout gueris, rien n'en feray ;
Trop mieux vauldroit que fuyssions
Bien tost d'icy.

L'AVEUGLE

Dy tu vray ?

LE BOITEUX

Quant seray guary je mourray
De faim, car un chascun dira :
Allez ouvrer ! Jamais n'iray
En lieu où celuy saint sera.
S'en point suis, l'on m'appellera
Truant, en disant : quel paillart !
Pour mettre en gallée velle là
Assez propre miste et gaillart.

L'AVEUGLE

Oncques ne vis tel babillart ;
Je confesse que tu as droit,
Tu scays bien de ton babil l'art.

LE BOITEUX

Je ne vouldroye point aller droit,
Ni aussy estre plus adroit
Que je suis, je vous le promets.

L'AVEUGLE

Qu'aller là vouldroit, se tordroit,
Et pourtant n'y allons jamais.

LE BOITEUX

Se guery tu estoyes je mets

Qu'en brief courroucé en seroyes,
L'on ne te donroit pour tous mets,
Que du pain ; jamais tu n'auroyes
Rien de friand.

L'AVEUGLE

Mieux j'aimerôye
Que grant malheurté me fut dehue,
Qu'un coup l'on m'ostast deux courroyes,
Que se qu'on m'eust rendu la veue.

LE BOITEUX

Ta bourse seroit despourveue
Tantost d'argent.

L'AVEUGLE

Bien je t'en croys.

LE BOITEUX

Jamais jour ne seroit pourveue,
Ne ny auroit pile ne crois.

L'AVEUGLE

Mais dy tu vray ?

LE BOITEUX

Ouy, par la crois.

Ainsy seroit que je devise.

L'AVEUGLE

Jamais de rien ne te mescrois,
Quant pour mon grant bien tu m'avise.

LE BOITEUX

L'on m'a dit qu'il est en l'esglise.
Aller ne nous fault celle part.

L'AVEUGLE

Se là nous trouvons sans feintise,
Le deable en nous auroit bien part.

(*Pause*).

LE BOITEUX

Tirons par de là à l'escart.

L'AVEUGLE

Par où?

LE BOITEUX

Par cy!

L'AVEUGLE

Legièrement.

LE BOITEUX

Ma foy, je seroye bien coquart,
S'a luy j'alloye presentement.

L'AVEUGLE

Allons!

LE BOITEUX

A quel part?

L'AVEUGLE

Droitement,
Où ce galant joyeux se berne.

LE BOITEUX

Te voilà parlé saigement;
Où irons nous?

L'AVEUGLE

A la taverne,
J'y vois bien souvent sans lanterne.

LE BOITEUX

Je te dis qu'aussi foy je moy,
Plus volontiers qu'en la citerne,
Qui est pleine d'eau, par ma foy.
Allons à coup!

L'AVEUGLE

Escoute.

LE BOITEUX

Quoy !

L'AVEUGLE

Cela qui mène si grant bruit.

LE BOITEUX

Si c'estoit ce saint !

L'AVEUGLE

Quel esmoy !
Jamais nous ne sarons en bruit
Que puisse estre.

LE BOITEUX

Chacun le suit.

L'AVEUGLE

Regarde voir que ce puit estre.

LE BOITEUX

Malheurté de près nous poursuit,
C'est ce saint, par ma foy, mon maistre.

L'AVEUGLE

Fuyons nous en tost en quelqu'estre.
Helas ! j'ay grant peur d'estre pris.

LE BOITEUX

Cachons nous soubs quelque fenestre,
Ou au coing de quelque pourpris.
Garde de choir !

L'AVEUGLE

J'ay bien mespris,
D'estre tombé si mal à point.

LE BOITEUX

Pour dieu ! qu'il ne nous voye point !
Car ce seroit trop mal venu.

L'AVEUGLE

De grant peur tout le cueur me point,
Il nous est bien mal advenu.

LE BOITEUX

Garde bien d'estre retenu,
Et nous trainons sous quelque vis.

L'AVEUGLE (*nota qu'il est guery*).

A ce saint suis bien entenu :
Là je voy ce qu'onques ne vis ;
Bien sot estoye, je vous plevis,
De m'estre de luy escarté,
Car rien n'y a, à mon advis,
Au monde qui vaille clarté.

LE BOITEUX

Le deable le puisse emporter !
Et qui luy scait ne gré ne grace ;
Je me fusse bien déporté,
D'estre venu en ceste place.
Las ! je ne scay plus que je face :
Mourir me conviendra de faim.
De dueil j'en machure ma face,
Mauldit soit le fils de putain.

L'AVEUGLE

J'estoye bien fol, je suis certain,
D'ainsy foyr la bonne voye,
Tenant le chemin incertain,
Lequel par foleur pris j'avoye.
Helas ! le grant bien ne scavoye,
Que c'estoit de voir clerement.

Bourgoigne voys, France, Sçavoye,
Dont Dieu remercye humblement.

LE BOITEUX

Or me va il bien meschamment.
Meschant que n'a d'ouvrer appris;
Pris en ce jour maulvaisement.
Maulvais suis d'estre ainsi surpris.
Seur, pris seray, aussy repris,
Reprenant ma malle fortune,
Fortune suis des fols compris,
Comprenant ma grande infortune.

L'AVEUGLE

La renommée est si commune,
De tes faits, noble saint Martin!
Que plusieurs gens viennent comme une
Merveille vers toy, ce matin.
En françoys, non pas en latin,
Te rens grace de ce bien fait;
Se j'ay esté vers toy mutin,
Par toy requiers de ce meffait.

LE BOITEUX

Puis que de tout je suis refait,
Maulgré mes dens et mon visaige,
Tant feray que seray deffait,

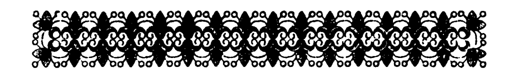
Encore un coup de mon corsaige;
Car je vous dis bien que encor sçay je
La grant pratique et aussi l'art ,
Par argument et par herbaige ,
Combien que soye miste et gaillart,
Que huy on dira que ma jambe art
Du cruel mal de saint Anthoine.
Celuy faut seray plus que l'art,
A ce faire, je suis ydoine.
Homme n'aura qui ne me donne,
Par pitié et compassion.
Je feray bien de la personne,
Playne de désolation.
En l'honneur de la passion ,
Diray je : Voyez ce povre homme !
Lequel par grant extercion ,
Est tourmenté vous voyez comme !
Puis diray que je viens de Romme ,
Que j'ay tenu prison en Acre ,
Ou que d'icy m'en voys en somme
En voyage à Saint-Fiacre.

FIN

FARCE NOUVELLE

DE

L'AVENTUREUX



NOTICE

SUR

LA FARCE NOUVELLE

DE

L'AVENTUREUX, ETC.

Le type du faux brave, du poltron fanfaron, amusait beaucoup nos ancêtres. Ce type, par les contrastes qu'il offre avec le fond du caractère français, était éminemment populaire; aussi joue-t-il un grand rôle dans notre ancienne littérature. Il faut rapprocher de cette facétie le *Monologue du franc archier de Baignolet*, un chef-d'œuvre de bouffonnerie; ce sont les mêmes

idées, le même genre de plaisanterie satirique. Ici, on voit un ancien aventurier, vivant aujourd'hui dans la retraite, et qui, dans son temps, a plus souvent donné sur les poules de la basse-cour que sur l'ennemi. Quand il fallait monter à l'assaut, il était toujours derrière les chariots, toujours le premier à prendre la fuite, il n'était jamais le dernier quand il fallait partager le butin. Mais, quand il parle, quels hauts faits d'armes n'a-t-il pas accomplis, à quelles batailles ne s'est-il pas trouvé! Aussi, quand Guermouset, son fils, vient lui dire qu'il veut avoir la cure de Rignot, ce foudre de guerre se fait-il fort d'enlever de vive force la cure au fils de Guillot, et il envoie provoquer ce dernier. Guillot, le maire du village, est digne de tenir tête au *hardi aventureux;* c'est un de ses anciens compagnons d'armes; c'est tout dire. Les apprêts du combat, les réflexions des deux champions, leurs fanfaronnades et leurs craintes réciproques dès qu'ils s'aperçoivent, l'un parlant toujours d'accommodement, l'autre se croyant blessé à mort

avant d'avoir tiré l'épée, toutes ces circonstances sont fort comiques et ne pouvaient manquer d'avoir un grand succè auprès du public.





FARCE NOUVELLE

A QUATRE PERSONNAGES

c'est à sçavoir

L'AVANTUREUX & GUERMOUSET

GUILLOT & RIGNOT

L'AVANTUREUX *commence.*

Qu'est ce d'homme qui s'avanture,
Qui son bruit et honneur procure,
Et qui est toujours sur les rans,
Sans jamais dire je me rens!
Il est bon avoir sa partye,
A la chair couarde ou hardye;
Mais quant vient à bailler le cop,
Il ne se fault pas haster trop;
Mais se tenir un peu plus loing.

Voire quant il en est besoing,
Pensez que je suis renommé,
Et si suis de chascun nommé
Le tres hardy avantureux.
Quant on me voit en maints lieux,
On crioit : venez ! il s'en fuist !
Dy je, fuyez, il fera bruit.
Ma foy ! quant j'avoye mon heaulme,
Il n'y avoit homme au Reaulme,
Des faits, qui m'osast dire mot.
Ne vainquis je pas Talebot ?
Ouy, par bieu ! et son fils aussy !
Et si par ma foy me voicy !

GUERMOUSET *entre.*

Mon père !

L'AVANTUREUX

Qu'as-tu, Guermouset ?

GUERMOUSET

Que j'ay dea ! vertu trou biset ;
Que j'ay ! je ne suis point content.
Je deusse estre pourveu present,
Et par vos haultes avantures,
Avoir benefices et cures ;
N'est il pas temps qu'on me pourvoye ?

L'AVANTUREUX

Attens encore, j'y pensoye;
Tu seras pourveu, par saint Jacques'
Mais que je sache qu'il en vaque.
J'ay fait plus grandes avantures.
Par ma foy ! tu auras deux cures,
Où il querra mainte fortune;
A tout le moins en aura une,
Si je puis, ou quelque chapelle.
Vertu ! si quelqu'un se rebelle,
Il ne fera pas pour le mieux !
C'est grand fait d'un avantureux.
Sang bieu ! j'entreprins une foys
Une matière de grand poys;
Car j'allay prendre une jument
A trois lieues loin de toute gent,
Et la conquestay de leger,
N'eust esté un vilain berger
Vint sur moy à tout sa houlete,
En me disant : Vilain, areste !
Il vint sur moy, et moy de fuyr !
Je ouy je ne sçay quoy brouyr;
Je cuydoye que ce fussent gens,
Par le sang bieu ! c'estoyent les vens.
Je m'en repentis bien après,
Mais je cuydoye que fussent près.

GUERMOUSET

Et mon père, vostre jument ?

L'AVANTUREUX

Je la laissay de peur du vent ;
Et si avoit le corps plus grand
Que celle de Guillot d'aultant :
Voilà comment je fus deceu.

GUERMOUSET

Mon père, que je soys pourveu ;
Je veux avoir en un bref mot,
Le benefice de Rignot,
Qui est fils de Guillot le maire.

L'AVANTUREUX

Comment se pourra cela faire ?
N'en a-t-il pas jouyssion ?

GUERMOUSET

Oh ! quelque possidation
Qu'il y ait, il y a remyde.

L'AVANTUREUX

Hé, comment ?

GUERMOUSET

Il est homicyde.
Il occit en une melée
La poule dinde et de Guinée.
Ergo, donc? selon l'escripture,
Il ne doibt tenir nulle cure;
Le philosophe le racompte.

L'AVANTUREUX

Guermouset, tu dis un compte,
S'il est vray, je fais vœu à Dieu
Que je te mettray dans le lieu,
A puissance et à force d'armes.
Mais pour entretenir ces termes,
Il fault sans que plus on attende,
L'aller sommer qu'il me la rende.

GUERMOUSET

J'iray donc, j'en suis joyeux.

L'AVANTUREUX

Dis luy : Le grand Avantureux,
Renommé plus fort que Raulet,
Du temps que la grant guerre avoit,
Cil que congnoissez, où qu'il aille,

Courant ainsy sur la poulaille ,
Qui frappe si tost qu'il menhengne.

GUERMOUSET

Mon père, donnez moy enseigne.

L'AVANTUREUX

Guermouset , tu diras ainsy :
Vous hommes , qui estes icy,
Le grand Avantureux vous mande,
Et expressement vous commande,
Sans aultre debattre procès ,
Que le benefice laissez ,
De Rignot , dessoubz ma puissance ;
Ou aultrement à coup de lance,
A pensé de le conquérir.
Et pour aux enseignes venir,
Tu luy diras que c'est celuy
Qui se logea auprès de luy
A quatre lieues de l'arrivée ;
Et qui , tout en une journée,
S'enfuist nos coste à coste.
Il est bien sot s'il ne le note ;
Combien qu'il fust le plus leger,
Encor partis je le premier.
Ces enseignes seront congnues.

GUERMOUSET

Or, j'y voys, ne m'en parlez plus;
J'ay bien le message en memoyre.

L'AVANTUREUX

Guermouset, prends ton escriptoyre,
S'il falloit tabellionner,
Quant ce viendra à l'ajourner,
Mets y bien ta sommation.

GUERMOUSET

C'est mon imagination,
Voilà ! si laissez moy aller.

GUILLOT *entre.*

Hé ! me la devoit on celer
La guerre : ha ! je n'y fauldray.
Seurement ! Ha ! je m'y combattray,
Et là montreray mon courage ;
Combien que je soye sur mon age,
Si portay je assez bonne lance.
Ceulx qui ont jousté à oultrance,
N'ont pas de trance proprement.
Si je eusse esté sur ma jument
Que Rignot perdit à l'armée,
Il y eust eu lance brisée.

Ouy dea ! ouy dea ! tout en un mot :
Chascun sait bien qui est Guillot.
Par dieu ! le courage m'affolle.
Très bien je m'enfuys de Marolle.
Aussy en estoit il besoin ;
Si ne m'en tenois je pas loin ;
Mais me retiray à mon aise,
Autant que d'icy à Pontoise ;
Car un souldard, qui est souldain
A frapper, se doibt bien tenir loin.
Jamais je n'eus intention
De faire homicidation.
Or ça, les trefves sont faillyes ;
Les aultres ja assaillyes ;
J'ay un petit trop demeuré.

RIGNOT

Mon père, je suis ajourné ;
Je croy bien que perdray ma cure ;
Car l'Avantureux me procure
Dire que suis insuffisant.
Ah ! vous le verrez maintenant,
Son fils Guermouset est tout prest
De vous sommer, sans point d'arrest,
Incontinent de vous combattre.

GUILLOT

Mon fils, s'ils ne sont plus de quatre,
Je les combattray une foys,
Au moins s'ils ne sont plus de troys.
S'ils en veullent à moy, j'en veux.
Sang bieu ! s'ils ne sont plus de deux,
J'en feray repentir aulcun,
Rignot; mais qu'il n'y en ait qu'un,
Je luy presenteray mon gage. .
Ouy dea ! ouy ! et fut il un page,
Laissez le venir surement.
Le benefice et la jument,
Et le jacquet, qui est perdu,
Fourniront bien au residu.
Par dieu ! le grand Avantureux
Se trouvera bien malheureux;
Je croy qu'il y pourra faillir.

GUERMOUSET

Guillot !

GUILLOT

Me viens tu assaillir ?

GUERMOUSET.

Ah ! nennin ! Guillot, par ma foy !

GUILLOT

Ne t'approches point près de moy,
Car il ne t'en est pas besoin.

GUERMOUSET

Bien donc, je parleray de loin,
En vous proposant mon message.

GUILLOT

Parle de loin si tu es sage,
Garde que rien je ne te donne.
Rignot, ne pers pas ta couronne;
Il fault escouter qu'il dira;
Et puis après il s'en ira
Tout aussy tost qu'il est venu.

RIGNOT

C'est bien fait! il sera receu.

GUILLOT

Or je te prye sans plus gloser,
Rignot, que je l'ois proposer.
Au moins ne puis je que l'ouyr.

GUERMOUSET

Guillot, il vous fault enfuyr,

Ou me laiser en un seul mot,
Le benefice de Rignot.
Je suis fils de l'Avantureux ;
Mon père dit que je vaux mieux
Que Rignot, et que, par puissance,
Il vous veult combattre à la lance,
Si le voulez redarguer.

GUILLOT

Et me viens tu cy arguer ?

GUERMOUSET.

Il se veult combattre au plus fort.

GUILLOT

Or ça ! Guillot, si je suis mort,
On dira : Cy gist par oultrance,
Le plus vaillant qui soit en France.
Rignot, regarde qu'il y a !

RIGNOT

Se n'estoit mon père *omnia!*
Je leur montrerois bien qui est ce.

GUILLOT

Ne te chaille ja de ta messe ;
Mets tout parmi le tout !

RIGNOT

Sang bieu ! si en viendray je à bout,
Quelque chose qu'on doibve faire.

GUILLOT

Guermouset, va dire à ton père,
Qu'il n'a garde que je luy faille :
S'il veult noyse, je veux bataille.
Hé ! qu'il se garde des horions,
Car s'une foys nous approchons,
Il ne rencontra onc tel homme.
Va luy dire, si je l'assomme,
Qu'il me pardonnera sa mort.

GUERMOUSET

Nostre Dame ! mon père est fort,
Quant il entre en sa lunaison.

GUILLOT

Mais qu'il ne frappe en trahison !
Je n'y acoute pas deux poigs.
Va-t-en vistement.

GUERMOUSET

Je m'y envoye.
Mon père, je suis revenu.

L'AVANTUREUX

Qui t'a si longuement tenu ,
Guermouset, as tu vu Guillot ?

GUERMOUSET

Il m'a menacé et n'oyt mot,
Et dit qu'il nous tuera tous deux.

L'AVANTUREUX

Est-il encor si courageux,
Comme il estoit le temps passé ?

GUERMOUSET

Ah ! il vous a bien menacé !
Et dit bien qu'il ne vous craint point.

L'AVANTUREUX

Ça ! mon harnoys m'est il à point !
Ah ! je l'auray ou il m'era !
Et frapperay qui frappera.
Je scay de jouster la maniere ;
Mais arme moy bien par derriere,
Et que mon harnoys soit bien clos.

GUERMOUSET

Quoy ! voulez vous tourner le dos ?

L'AVANTUREUX

Nennin pas ! mais quant nous fuyons
Il fault craindre les horions,
Autant devant comme derriere.
Ça ! ma lance et puis ma banniere,
Et puis que j'aye mon espée d'armes.
Guillot aura les reins bien fermes,
Si je ne luy fais bien sentir.
Hé ! veut il contre moy tenir !
Par les plais bieu ! je le tuerai !
Guermouset ! tu seras curé,
Avant qu'il soit demain midy.
Si l'on me dit qu'il est hardy,
Et qu'il a fréquenté les armes ;
Mais quoy ! je luy joueray tels termes,
Que de fuyr luy sera besoing.
Mais voy tu ! ne te tiens pas loing
De moy, mais frappe dessus luy,
S'une foys je l'ay assailly.
Il comprendra bien qu'il endure.
Mais, Guermouset, une aultre cure
Ne seroit el point aussy bonne,
Comme est celle que je te donne,
Sans combattre ne dire mot ?

GUERMOUSET

Je croy que vous craignez Guillot !
Hé ! quel avantureux vous estes !

L'AVANTUREUX

Je ne crains rien, s'il n'a deux testes ;
Mais qu'il ne frappe pas la panse.
Guermouset, baille moy ma lance,
Et que je la boulte à l'arrest.
Aujourd'huy je voyeray que c'est,
Que du gentil avantureux,
Je croy moy que ce fust le mieux,
Qu'il y eust apoinctations ;
C'est grand fait que des horions,
A gens qui ne l'ont point à mors.
Si ay je vaincu les plus forts ;
Au moins je les ay menacés.
Je n'en parle plus, c'est assez.
Car deux courages si vaillans,
Demeurent tousjours sur les champs.
Guermouset pour toy me combas ;
Si on me tue, ne m'oublie pas ;
Je te recommande mon corps.

GUILLOT

Sang bieu ! il y en aura de mors,

Il y mourra l'un de nos deux.
Ha ! domine l'Avantureux ,
Hé ! me viendrez vous faire guerre,
Et m'assaillir dessus ma terre ?
Corps bieu ! je ne vous fauldray point.
Rignot ! mets mon jacquet à point,
Et puis me baille mon heaulme.
Ah ! je vous auray sur mon ame,
Maistre Avantureux , de plein bont.
Voyre si ma lance ne ront ;
Mais je cuyde qu'elle sera ferme.
Ah ! qu'est ce là ? il crie à lerme ,
Rignot , haste toy de venir.
Je m'en pourroy bien revenir,
Si tost que je l'aray tué.
Car pourquoy il m'a argué !
Hé ! je ne luy demandoye rien.

L'AVANTUREUX

Hé ! par dieu ! ainsy que je tien ,
Un apoinctement seroit bon.
Quant j'eray rompu mon baston ,
Je n'y conquesteray pas maille.
Si fault il bien que je l'assaille ;
Car les voylà luy et son fils.
Guermouset dy *de profundis*,
Tes *gaude* et ton grand *Credo*.

GUILLOT

Hé Jesus! qu'est ceci que jò!
L'Avantureux approche fort.

L'AVANTUREUX

A mort, vilain! à mort! à mort!

GUILLOT

Vilain, dictes vous! c'est oultrage,
A un grand maire de village!
Ah! Rignot, il est courageux,
Pour un homme et avantureux,
Et terrible quand il se fume.
J'ay le cœur plus dur qu'une enclume,
De haste que j'ay de combattre.
Par le sang bieu! j'en tueray quatre;
Vous ne vistes onc tel deduit;
Il aura grand peur s'il ne s'enfuit,
Mais je ne courray pas après.

L'AVANTUREUX

Or ça! Guillot, nous sommes prêts!
Joustons à qui est ce qui tient.

GUILLOT

Dites vous à bon escient?
Vrayment je ne vous fauldray pas.

L'AVANTUREUX

Hé dea ! dea ! ne me frappez pas ,
Combien que riens je ne vous crains.

GUILLOT

Sang bieu ! se j'y boute les mains ,
Je m'en rapporte bien à toy.
Ne t'approche pas près de moy,
Sy tu veulx que je me deffende.

L'AVANTUREUX

Vault-il pas mieux que je me rende ;
Guermouset , que t'en semble bon ?

GUILLOT

Il vault mieux que nous apoinctons,
Colin , les coups sont dangereux.
C'est grand fait d'un avantureux.
Je crains qu'il ne soit trop hardy.

L'AVANTUREUX

Je te deffye dis je ! je dy
Que tu reculle un peu plus loin.

GUERMOUSET

Voulez vous faillir au besoin ?
Frappez et vous aurez du mieux.

L'AVANTUREUX

Si je fusse armé par les yeux,
Je seroys bien plus seurement.

RIGNOT

Assaillez le legèrement,
Mon père !

GUILLOT

Si voi je, par ma foy,
Rignot, tiens toy auprès de moy.
Jesus ! dois je dire qui vive !

GUERMOUSET

Sus ! voicy Guillot qui arrive,
Il ne fault plus dissimuler.

L'AVANTUREUX

Laisse moy un peu reculer,
Et je prendray mieux ma visée.

GUILLOT

Que sa lance est longue amanchée !
Elle est plus longue que la mienne.

L'AVANTUREUX

Ça ! qui vouldra venir, qui vienne,
Dy je ! voyse s'en qu'il vouldra !

GUILLOT

Mauldit soit il qui te fauldra !
Par dieu ! je voys donner dedens.

L'AVANTUREUX

Mauldit soys je se je me rens !

GUILLOT

Si feras se tu fais que sage.

L'AVANTUREUX

Ne frappe point par le visage,
Ou par dieu, je te bauldray belle.

GUILLOT

Par dieu ! Colin, il se rebelle,
Je cuyde qu'il me veult frapper.

L'AVANTUREUX

Guermouset, si peux eschapper,
Jamais jouste n'entreprendray.

GUILLOT

Je cuyde que je me rendray.
Rignot, par ta foy, qu'en dis tu ?

RIGNOT

Vous ne valez pas un festu.
Hé ! je vous ay veu si hardy !

GUILLOT

Hé ! par dieu ! Rignot, je te dy,
Il n'y a rien seur en procès.

L'AVANTUREUX

Ah ! Guillot, vous me menacez.
Souvienne vous bien de Marolles :
Vous enfuytes sans parolles ;
Je vous y vis bien, par ma foy.

GUILLOT

Saint Jehan ! vous fuystes devant moy,
Combien que je couroye mieux,
Il ne s'en fallust que deux lieues,
Que nous ne fussions prins d'assault.

L'AVANTUREUX

A mort, vilain !

GUILLOT

A mort ! ribault !
Tu n'as garde de m'attraper.

L'AVANTUREUX

Voulez vous jouer à frapper?
Nostre Dame ! je ne vous crains :
Combattons nous à coups de poings,
Et boutons nos lances en bas.

GUILLOT

Par saint Jehan ! je n'y gouray pas !
Homme qui combat à oultrance,
Il fault bien qu'il ait une lance,
Si bon jousteur on le renomme.

L'AVANTUREUX

Oncques je ne fus si preudhomme,
En quelque guerre où j'allasse,
Il voulsit mieux que j'apoinctasse,
Combien que je suis le plus fort.

GUILLOT

A mort ! à mort !

L'AVANTUREUX

A mort ! à mort !

RIGNOT

Chascun de vous est le plus fort;
Mon père, n'allez plus avant.

GUERMOUSET

Vous l'avez gaigné tout contant,
Mon père; mais n'approchez pas.

GUILLOT

Qu'il ne me tint, tu fusses bas,
Jamais je n'en eusse eu mercy.

L'AVANTUREUX

Par dieu! tu fusses mort aussy;
Et puis ce seroit deux gens morts.

GUILLOT

Veux tu point litter corps à corps,
Et que tu n'ayes point de baston?

L'AVANTUREUX

Il vault mieux que nous apoinctons,
Le moindre bruit est le meilleur.

GUILLOT

Veux tu apoincter cœur à cœur?

L'AVANTUREUX

C'est le meilleur comme il me semble.

GUERMOUSET

Il fault parler vous deux ensemble,
Et mettre bas chascun sa lance.

L'AVANTUREUX

Bas, Guillot.

GUILLOT

Est ce assurance ?

L'AVANTUREUX

Ouy, vela mon baston à terre.

GUILLOT

Helas ! fault il faire la guerre,
Pour les biens où chascun a part ?

L'AVANTUREUX

Helas ! fault-il faire depart ?
Te souvient il point de l'armée ?
Des Esperons de la journée ?
O l'amityé ! le grand soulas !
Fault il faire la guerre ?

TOUS ENSEMBLE

Helas !

GUILLOT

Et quant tu fus quasy malade,
Et que je bus dans ta salade,
Lorsque de fuyr estoys las !
Me hayr à ceste heure !

TOUS ENSEMBLE

Helas !

L'AVANTUREUX

Et quant je passay la riviere,
Où tu demouras derriere ;
En ce lieu tu me consolas.
Je tarday bien aussy.

TOUS ENSEMBLE

Helas !

GUILLOT

Et quant nous fusmes à Hesdin,
Je prins d'assault un grand jardin.
Je te vis eschapper des las.
Garde nous d'y aller.

TOUS ENSEMBLE

Helas !

RIGNOT

Tant ce sont gens de grand renom.

GUERMOUSET

Helas ! mon amy ce sont mon !
Ce sont gens en fais magnifiques.

RIGNOT

Escripts seront dans les croniques,
Aussy bien que le Roy Clovys.

GUERMOUSET

Jamais de tels gens je ne vis,
En cas de fuyr tout discord.

GUILLOT

Viens ça, compère, es tu d'accord
De guerre ou paix, dis verité?

L'AVANTUREUX

Je croy que Dieu soit irrité,
De nos fais là où chacun erre.
Prendre benefice par guerre,
Je ne l'entens pas bonnement.

GUILLOT

Si est il fait communement,
Quoyque le fait soit condigne.

RIGNOT

Je dis que je suis le plus digne,
Et sy suis magister en ars.

GUERMOUSET

Voyre à tuer poules, canars,
Comme l'argument se decide,
Per fidem tu es homicide :
Ergo tu ne seras curé.

GUILLOT

Si ce desbat est procuré
Par vous deux, vous l'apaiserez.

LES DEUX FILS

Hé ! mon père, vous m'ayderez.

L'AVANTUREUX

Mes amys, paix est accordée,
Ne troublez pas l'assemblée ;
Car ce n'est pas petit de cas.
Plustost baillerons dix ducas,
Que de frapper un horion.

GUERMOUSET

Or bien donc nous disputerons

Des grans arguments de Paris.
Or dis, Rignot, *quis vocaris ?*

RIGNOT

Quis vocaris pronomen.

L'AVANTUREUX

Or sus à cet examen.

GUERMOUSET

Nomen quid est ?

RIGNOT

Octo.

GUERMOUSET

Quare !

RIGNOT

Quia s'il est bien procuré,
Quasi plurali numeri.

GUILLOT

Voylà Guermouset bien mary.

GUERMOUSET

Ah ! *per quidem tu mentiris !*
Dis , *quem artem profiteris ?*

RIGNOT

Il est *simplicis figure.*

L'AVANTUREUX

Voilà son honneur recouvré ;
L'un contre l'autre tiennent serré.
Ainsy que sommes gens de guerre,
Ainsy chascun d'eux est expert.
Il est bon à voir, il y pert
Qu'ils ont très bien estudié.

GUERMOUSET

Rignot sera répudié.

L'AVANTUREUX

Non sera, voicy que ferons,
Qui m'en croira nous changerons
Ceste cure sans long appel,
A la chapelle de Guipel
Et à la vatine d'Anfy.

GUILLOT

Je le veux bien.

LES ENFANS

Et nous aussy.

L'AVANTUREUX

Je ne veux pas que tu grumelles,
Car si un jour tu te rebelles,
Pas ne m'eras du premier coup.
Qui me dit sap, je luy dy soup;
Qni me dit torche, je dy serre.
Jamais je ne mourus en guerre,
Et si j'ay veu aux avant gardes,
Aucune foys tirer bombardes,
Tip, tap ! toup, toup ! c'estoit abysmes.

GUILLOT

Ce fust quant nous nous enfuymes.

L'AVANTUREUX

Hé ! qu'eussions nous gaigné d'attendre?
Car on nous menassoit à pendre.
Or sus ! sus ! changeons de propos.
Quel cure veux tu en deux mots;
Guermouset, choisis sans appel !

GUERMOUSET.

Je veux la cure de Gripel.

RIGNOT

Et moy ?

L'AVANTUREUX

Tu auras les Vatines.
Or, allez chanter vos matines,
En plain chant ou en contrepoint.

GUERMOUSET

Conclusion, voycy le point :
De sottes gens, sottes raisons.
De les hanter on ne doibt point;
Mais fuyr en toute saison.
Prendre aussy de Dieu la maison.
Les biens et la divine office ;
L'usufruit et le bénéfice
Par gens ou vertu se perit,
Et gens d'armes en malefice,
C'est un peché contre l'esprit.
En prenant congé de ce lieu,
Une chanson pour dire adieu.

FIN

FARCE

DU

GENTILHOMME & SON PAGE



NOTICE

SUR LA

FARCE DU GENTILHOMME

& SON PAGE

Dans la Farce précédente, nous avons vu figurer le fanfaron, le faux brave; ici, c'est un noble à nasardes, un pauvre hère, qui ne peut même payer son page et qui ne parle que de sa noblesse. Le dialogue entre ce sot vaniteux, ce glorieux et son page, qui va le quitter, les vanteries ridicules de l'un, les réparties mordantes de l'autre animent le dialogue et lui donnent une allure vive et dégagée qui n'est pas dépourvue d'esprit. Notre gentilhomme se vante aussi de ses exploits guerriers; car il

veut tout avoir pour lui : noblesse, bravoure, richesse, succès auprès des femmes, etc. On croit entendre le marquis de Mascarille, quand il dit à son page : — « Ne te rappelles-tu pas quand je conquestis une enseigne et que je pris un capitaine et deux pièces d'artillerie? — Ma foi non, répond le page; tout ce que je sais, c'est qu'à la bataille des Allemands, vous vous couchâtes dans un fossé, et que, la bataille finie, vous courûtes au pillage. — Tais-toi, s'écrie le maître; si tu me sers bien, je te récompenserai. — Hé! comment? répart le page, vous n'avez jumens, chevaux ou habits qui ne soient en gage; votre chemise est de louage, et pourtant il vous faut un serviteur. » — La conclusion est que le page, fatigué des vanteries perpétuelles du gentilhomme, le plante là et va chercher fortune ailleurs. Cette Farce, du genre satirique, nous offre un petit tableau de mœurs assez complet.





FARCE JOYEUSE

A DEUX PERSONNAGES

c'est à sçavoir

UN GENTILHOMME & SON PAGE

lequel devient Laquais.

LE GENTILHOMME *commence*.

Mon page !

LE PAGE

Qui fut et n'est plus.

LE GENTILHOMME.

Pourquoy ?

LE PAGE

Je veux changer de maistre.

LE GENTILHOMME.

La raison?

LE PAGE

Vous estes reclus.

LE GENTILHOMME

Mon page!

LE PAGE

Qui fust et n'est plus.

LE GENTILHOMME

Pourquoy?

LE PAGE

Je veux changer de maistre.

LE GENTILHOMME.

Beaucoup de bons tours puys congnoistre,
Que t'ay monstrés le temps passé.

LE PAGE

Vous chutes par une fenestre
A la monstre et fustes cassé.

LE GENTILHOMME

Pour ce que j'estoys espassé
Et hardy en une bataille;
On m'a cassé, car on me baille
Le temps à venir plus grand charge.

LE PAGE

Vous avez beau mentir que perge !
Car je cuyde pour abréger,
Que vous estes hors de danger
De rien perdre à l'argent du Roy.

LE GENTILHOMME

Tient on pas grand compte de moy,
Quand je suis parmy les seigneurs ?

LE PAGE

Ouy da ! mais ce sont les greigneurs
Avec qui je vous vis jamais,
Que le fin verjus de Beauvais,
Monsieur du Crocq, hape gibet,
Qui ont tant usé de debet,
Et trouvé choses non perdus :
Ils ont esté tous trois pendus
Par le prevost des mareschaulx.

LE GENTILHOMME

Viens ça ! viens ça (1) !
Nombrerois tu bien les monceaulx
Des corps que j'ay mis à (leur) fin ?

LE PAGE

Ouy da ! se j'avois un coffin
De tous ceulx qu'avez mis à mort,
Il en seroit plein jusqu'au bort.
Et fut-il grand comme un boisseau.

LE GENTILHOMME

M'as tu pas veu porter l'oyseau
Et tenir train de gentillesse ?

LE PAGE

Ouy da ! ouy da ! par hardiesse,
Mais c'estoyent poules dérobées.

LE GENTILHOMME

Touchant joueurs de carte et de dés,
En vis tu oncques en ta vye,
Un mieulx prisé en seigneurye ?

(1) Ce vers est incomplet. De même, pour compléter le vers 30, nous avons ajouté le mot (leur).

Ni un plus beau joueur que je suis?
Car certainement je poursuis
Tousjours le train des gentilshommes.

LE PAGE

Jamais n'y perdistes grans sommes
En un jour de vostre vivant ;
Car jamais ne vous vis vaillant,
Trois sols que vous n'en deussiez six.

LE GENTILHOMME

Je ne scay plus comme je suis ,
Mon varlet se mocque de moy.

LE PAGE

Non fais, je vous promais ma foy;
Mais je ne me puys convertir
A vous ouyr si fort mentir,
Et vous gorgier en ce poinct.

LE GENTILHOMME

Viens ça ,. ne te souvient il point
Comme j'entris sans plus d'attente,
Fort vaillamment dans une tente,
Où je conquestis une enseigne ?
Et si je prins un capitaine,
Et deux pieces d'artillerie.

LE PAGE

Où fut cela ?

LE GENTILHOMME.

Dans une tente.

LE PAGE

Où ?

LE GENTILHOMME.

Dans une tente.

LE PAGE

Une bonne fuyte (1)
Vault mieux qu'une mauvaise attente ,
Quant de cela je n'en scay rien.
Mais vrayment il me souvient bien,
Qu'à la journée des Allemans,
Vous fuytes dans un fossé;
Et puis quant tout fut eblossé,
Vous courutes vite au pillage.

LE GENTILHOMME

Hé ! tant tu me fais de dommage,

(1) Peut-être manque-t-il un vers après le vers 60, dont la rime est isolée. En tous les cas, le vers 62 est faux; il est difficile de le rétablir.

De desplaisir et destourbier.
Et si tu me vouloys supplier,
Et me colloquer en tous lieux,
Tu t'en trouverois beaucoup mieux :
Je te pourvoyerois devant tous.

LE PAGE

Je vous en prye, prenez pour vous
Des biens, si en povez avoir.
Garde n'avez de m'en bailler,
Ce crois je, si n'en avez d'aultre.

LE GENTILHOMME

Il fauldra que je vous epiaultre,
Si de bref vous ne vous changez.

LE PAGE

Il fauldra bien que vous rangez
Ou que vous vous serviez vous mesme.

LE GENTILHOMME

Tu scays bien que tu es à mesme
De tout mon bien d'or et d'argent ;
Tu congnoys tout entierement.
Maistre et seigneur de mes tresors,
Et tu m'entends bien en deux mots.

LE PAGE

Le deable emporte qui jamais
Ne vous vit, si non que des gros,
Qui courent parmy ses maraus.
Vous n'avez jumens ne chevaux,
Ni habits qui ne soyent en gage ;
Vostre chemise est de louage ;
Et si vous fault un serviteur.

LE GENTILHOMME

Tu scays bien que tu es menteur :
J'ay trois ou quatre nobles fieux,
Et de la terre en plusieurs lieux.
Parmy les dames qui plus est,
Ne me croyent pas là où me veullent ;
Je ne scay auxquelles entendre.

LE PAGE

Est vray que je vous vis pretendre,
En un soir, au clair de la lune,
De coucher avec quelque une,
Qui d'une main estoit manquette,
Et vous enga d'une pouquette,
La galande ! et revintes nu.

LE GENTILHOMME

Voilà pour toy bien mal congneu,

Le bon plaisir que je t'ay faict.
Je t'ay accoustré en effect,
Depuis l'espace de dix ans,
Voilà le train des bons enfans,
Maintenant ne congnoyssent rien.

LE PAGE

Si vous ay je faict plus de bien
Que vous ne m'avez desservy.

LE GENTILHOMME

Viens ça, n'en parlons plus meshuy.
As tu point veu mon estan ?

LE PAGE

Ouy, ouy ! les neiges d'antan (1).
Il n'a ni estang ni clapier;
C'est un grand fossé de bourbier,
Où sont grenouilles et murons.

LE GENTILHOMME

Que dis tu ?

(1) Les vers 117 et 118 ne sont que de sept syllabes. — De même, il n'y a que trois syllabes là où devrait être le vers 122.

LE PAGE

Je dis, Monsieur, que les herons
Vous ont faict un très grand dommage.

LE GENTILHOMME

Vers quel coté ?

LE PAGE

Vers le rivage,
Ils ont gasté le petit fieu.

LE GENTILHOMME

Je t'en croy bien, page, par dieu,
Si avoit il force pouesson.

LE PAGE

Il en y a tant qu'un ouesson
Porteroit bien dedans son bec.

LE GENTILHOMME

Mon grand Muret (1),
Combien contient il bien de tour ?

LE PAGE

Autant qu'on feroit de ce jour,

(1) Il manque ici un hémistiche.

A boyre chopine de vin ;
Il n'a terre, vigne, ne vin.
Je dys vray, par saincte Marie !

LE GENTILHOMME

Que dys tu ?

LE PAGE

Que vostre prairie
Contient environ quatre lieux.

LE GENTILHOMME

Ah ! tu as dict vray, se m'aist dieux !
Ils y sont à la grand mesure ;
Quans herpens ay je de pasture ?

LE PAGE

Environ trois ou quatre cens.

LE GENTILHOMME

Qui ne le croit il n'a pas sens.

LE PAGE

Ouy bien autant de cens je dis
Que sur la queue d'une souris.

LE GENTILHOMME

Tous mes grains où seront ils mis ?

LE PAGE

Où seront ?

LE GENTILHOMME

Ouy.

LE PAGE

Cheuz vos amys ;
Et me semble qu'il seroit bon
De les mettre en un mulon,
Près du grenier où est le foin.
Par ma foy, il n'a pain ne grain,
Qu'il feroit mettre en sa gorge ;
Je dys vray, par Monsieur saint George.
Ma foy, je ne l'ay point venée,
Elle est d'une estrange couleur
D'avoyne, voilà grand douleur,
Je ne scay qui luy eust baillée,
Il n'en a pas une escullée ;
De cela je suis bien certain.

LE GENTILHOMME

Et du reste de l'autre grain,
Nous en avons à grant foyson !

LE PAGE

Ouy dea ! assez et de raison ,
Ma foy, Monsieur, pour nostre année.

LE GENTILHOMME

Viens ça , page , ceste journée ,
As tu pas veu mes grans chevaux ?

LE PAGE

Ouy, ma foy, Monsieur, ils sont beaux.
Il les fait bon voir à l'estable.
Des grans chevaux ! il a le deable ,
Il n'a que de vieilles jumens ,
Qui n'ont aux gueulles nulles dens.
Voilà tous les chevaux qu'il a.

LE GENTILHOMME

Page ! viens ça , qui me bailla
Ce cheval qui est à ma femme ?

LE PAGE

Ce fut le Roy, Monsieur, mon ame!
Comme il baille de la bigorne !
C'est un vieux cheval qui est borgne ;
Ce n'est qu'une vieille carongne
De jument , à qui les os percent

Le cul, et les jambes luy herchent
De male fine povreté.

LE GENTILHOMME

Viens ça ! page, suis je monté
A ton advis à l'avantage ?

LE PAGE

Ouy, Monsieur, comme petit page,
Qui va à pied le plus du jour !

LE GENTILHOMME

Je ne doibs pas avoir de paour
Quant je me trouve en quelque assault.
Page !

LE PAGE

Monsieur !

LE GENTILHOMME

Prens mon courtault,
Je te le donne pour ton etrenne ;
Le tien te fait par trop de peine,
Car il me semble par trop las.

LE PAGE

Grand mercy, Monsieur ! quel soulas !

Je me doys bien reconforter.
S'il en avoit pour le porter
Luy mesme, le pauvre cocu,
De vingt sols ou d'un povre escu,
Pensez vous qu'il feroit du maistre ?

LE GENTILHOMME

Page !

LE PAGE

Monsieur !

LE GENTILHOMME

Il te fault estre
Dedans un mois en Angleterre.

LE PAGE

Pour quoy faire?

LE GENTILHOMME

Tu m'iras querre
Douze haquenées à Hantonne,
Que le Roy angloys me donne (1).

(1) Le vers 213 n'a que sept syllabes. Il en est de même des vers 201 et 210; par contre, le vers 205 n'est composé que d'un hémistiche, et le vers 216 que de 4 syllabes.

Ils valent bien chascun cent francs ;
Tu luy mainras nos chiens courans,
Pour coupler avec ses levriers.

LE PAGE

Ouy, par ma foy !
Il n'a que des chiens à bergers,
Tous aussy velus qu'une vache ;
Et si ont l'oreille aussy flache,
Et aussy molle qu'une tripe.

LE GENTILHOMME

Que dis tu ?

LE PAGE

Que c'est la tippe,
Monsieur, voulez vous qu'on luy maine ?

LE GENTILHOMME

Laquelle est ce ?

LE PAGE

C'est Marjolaine,
La plus belle du troupeau.
Par ma foy ! on luy voit la peau,
Tant est morfondue et rongneuse.

LE GENTILHOMME

Que dis tu ?

LE PAGE

Elle est plaisante et amoureuse,
Ceste chienne, la plus du monde.

LE GENTILHOMME

Hé ! c'est cela où je me fonde.

LE PAGE

Voulez vous qu'elle y soit menée ?

LE GENTILHOMME

Ouy dea !

LE PAGE

Helas ! quelle traînée !
Ceste chienne va si à loysir,
Qu'à peine pourra le suivir,
Un cheval, si tost que le pas.
Entendez vous ? Je ne mens pas !
Tant est vilaine, orde et salle.

LE GENTILHOMME

Page !

LE PAGE

Monsieur !

LE GENTILHOMME

Dedans ma salle,
Y fait il pas maintenant beau ?

LE PAGE

Ouy dea ! Monsieur, tout de nouveau,
Vous l'avez faict peindre pour seur.
Mais quelle salle ! c'est hideur.
Il n'en a point que sa chemise,
C'est celle là dont il devise
Et de quoy il entend parler.

LE GENTILHOMME

Page !

LE PAGE

Monsieur !

LE GENTILHOMME

Va moy seller
Mon courtault qui est à l'estable.

LE PAGE

Vostre courtault ! de par le deable,

Je n'en sache point qui vous heste,
Que celuy de vostre brayete,
Qui vous donne bien du tourment.

LE GENTILHOMME

Page !

LE PAGE

Monsieur !

LE GENTILHOMME

Aproche toy legerement (1);
Et tout le temps que m'as servy,
Je me croy bien à ton serment,
T'ay je pas payé ton paiement
Vaillamment par chascun cartier ?

LE PAGE

Il n'a point fallu de papier
Pour en escripre la quittance.
J'entens encore sans doubtance,
Tout ce qu'en ai receu jamais.

LE GENTILHOMME

Gens qui ont serviteurs parfaits
Les doibvent bien entretenir.

(1) Il doit manquer ici un vers. Il n'y a également qu'un hémistiche au vers précédent.

LE PAGE

Mais leur laisser tous leurs acquets,
Vaillamment sans rien retenir.
Je vous supplye, allons nous en.
Bien tost partons legèrement,
Et laissez ceste vanterye,
Dont estes plein ; c'est moqueryе,
De vous et de vostre affaire.
Adieu, ne vous veuille desplaire.

FIN

FARCE JOYEUSE

DU

GALANT QUI A FAIT LE COUP

NOTICE

SUR

LA FARCE JOYEUSE

DU

GALANT QUI A FAIT LE COUP



Pendant que Crépinette est allée en pélerinage, son mari Oudin a fait un enfant à sa chambrière Malaperte. Voilà Malaperte sur le point d'accoucher. Comment cacher cette mésaventure à Crépinette, qui va revenir? On court chez le médecin, homme habile et quelque peu railleur. La scène entre Oudin et le médecin est d'un excellent comique. Oudin éprouve quelque dif-

ficulté à déclarer son cas. — « Hé ! qui t'émeut si fort, lui dit le médecin, ton héritage par décret est-il passé ? — Nennin. — As-tu pris quelque venin ? — Nennin. — As-tu blessé quelqu'un à mort ? — Nennin. — Hé ! qu'as-tu donc ? » — Oudin avoue la vérité : comment il s'est joué à sa chamberière et lui a fait un enfant. — N'est-ce que cela ? dit le médecin ; mais, voyons, est-il vraiment forgé ? — Hé ! mon ami, il est déjà tout grand : elle est panchue comme une vache.

« Un homme me semble étourdi,
D'aller briser son mariage, »

Observe le médecin.

« Hé ! mon ami, ma femme était en pélerinage ; plus je n'en pouvais endurer. — Ah ! dit le médecin, ceci est à considérer. » Il promet de tout arranger, pourvu qu'après l'arrivée de Crépinette, le badin fasse le malade et envoie Crépinette le consulter sur son cas. Celle-ci arrive : c'est une femme simple et naïve. En route, elle se disait :

« Mettre je ne puis en oubli
Les bonnes gens de ma maison.
S'il voit mon apparition,
Oudin en fera mention
En toute place où il ira,
Vivement Malaperte rira,
Certainement elle rira ! »

Son arrivée ne produit pas précisément tous les effets auxquels elle s'attendait. D'ailleurs, son mari fait le malade et s'écrie qu'il est à la mort. Crépinette va consulter le médecin, qui, sur son récit, s'écrie qu'Oudin a un enfant dans le ventre. — « Quoi ! mon mari enceint. Hé ! qui lui a fait ? — C'est vous, répond le médecin ; car quand vous êtes arrivée de voyage, vous l'accolites et à l'heure le resjouistes si très avant qu'alors procéda un enfant. — Vrai Dieu ! j'ai tort, dit Crépinette ; y a-t-il remède ? — Oui, certes ; il faut tâcher de le faire coucher avec votre chamberière et qu'elle prenne l'enfant sur son compte. » Et Crépinette, dans sa simplicité, s'en retourne chez elle, et prêche si bien son mari ainsi que sa chambrière qu'elle les met tous

deux au lit et qu'elle se retire ; et, de cette façon, l'enfant vient à point.

Cette Farce est une de celles qui ont été imprimées en 1612 et réimprimées en 1800 par Caron. Le sujet est tiré d'un des *Contes de Boccace*; mais, comme on le voit, il a subi certaines transformations. On peut dire que cette facétie est une des meilleures qui nous soient parvenues.



FARCE JOYEUSE

DU

GALANT QUI A FAIT LE COUP

A QUATRE PERSONNAGES

C'est à sçavoir le Médecin, le Badin, la Femme du Badin & la Chamberière.

LA CHAMBERIERE *commence en chantant.*

« Il estoit une fillette,
« Coincte et joliette,
« Qui vouloit sçavoir le jeu d'amours.
« Un jour qu'elle estoit seulette,
« De Venus en sa chambrette,
« Je luy appris deux ou trois coups.
« Après avoir sentu du cours,
« Elle m'a dit en se riant :
« Les premiers coups m'y sembloyent
« Mai la fin m'y sembloit friant. (lours,

« Il m'empongne, il m'embrasse ;
« Il me baisit fort. »

LE BADIN

Me donras tu point reconfort
De ce que j'ay nécessité ?

LA CHAMBERIERE

De quoy, mon maistre ?

LE BADIN

En la cité
De Rouen, ne de Houpeville,
Il n'y a fille aussy habille,
Pour servir un maistre que toy ;
Et si je te promais ma foy,
Quand je contemple ta personne,
Je n'ay membre qui ne frissonne ;
Ton cœur vient le mien inspirer.

LA CHAMBERIERE *chante.*

« Franc cœur, qu'as tu à soupirer ?
« Es tu point bien en ta plaisance ?
« Prens en moy ton esjouissance,
« Ainsy qu'un amoureux doibt avoir. »

LE BADIN

Tu me fais le sang esmouvoir,
Foy que je dois à Nostre Dame,
Viens ça, preste moy une dragme
De ton service corporel.

LA CHAMBERIERE

Ce n'est pas le droit naturel
A fille de s'abandonner.

LE BADIN

Il te fauldra bien gouverner,
De ce qu'auras nécessité.

LA CHAMBERIERE

Voire ! mais si recité
Estoit, mon maistre, à ma metresse,
Vous congnoissez qu'en ma vieillesse,
A jamais seroys diffamée.

LE BADIN

Tais toy, tais toy; ta renommée
Te sera gardée, par ma foy !
Touche là, je te fais octroy
De te donner un chaperon.

LA CHAMBERIERE

Vous estes un bon aulteron,
Voyre, mais si vostre esperon
Faisoit tant que la panse dresse.
Je veux que me faciez promesse
Que me garderez mon honneur.

LE BADIN

Ne doubtes pas le deshonneur,
S'il advient que sein en congnoisse,
Par subtilité ou finesse,
Ton honneur te sera gardé.

LA CHAMBERIERE

Or bien donc qu'il soit regardé
De moy à vostre vouloir faire,
Et qu'il n'en soit plus rien tardé;
Qu'on fasse tout ce qu'on doibt faire.

LE BADIN

Or, me baise et que je t'accolle,
Et puis tout sera accomply.

CRESPINETTE, femme du BADIN, *entre.*

Mettre je ne puis en oubly
Les bonnes gens de ma maison;

Il y a ja longue saison
Que j'en partis, graces à Dieu,
Mais je seray tantost au lieu.
S'il veoit mon apparition,
De là où j'ay affection,
Chascun d'eulx se resjouira.
Oudin en fera mention
En toute place où il ira;
Vivement Malaperte rira,
Se une foys arrivée je suis.
Certainement elle rira !
A grans et petis d'huys en huys,
J'iray jusque là si je puys.
Dieu m'y veuille conduire en joye.

LA CHAMBERIERE

En da ! bien folle j'estoye,
De faire de vostre conseil,
Vous estes hommes non pareil;
On ne s'en pourroit escombattre.

LE BADIN

C'est une joye que de battre,
Les fessotes de ces fillettes,
Qui sont jointes comme poulettes
Qui n'eurent jamais de poussins.
On ne peut dormir auprès d'eulx.

LA CHAMBERIERE

Et si par vos faits vertueux,
M'aviez fait un enfant au ventre,
J'aroye des courroux plus de trente,
Que ma metresse sceut le fait !

LE BADIN

Par ma foy ! ma mie, il est fait :
N'en soyez à dueil advenir.

LA CHAMBERIERE

O malheureuse, qu'ai je fait !

LE BADIN

Par ma foy ! ma mie, il est fait.

LA CHAMBERIERE

Par vous j'ay commis le forfait.
Las, que puissay je devenir !

LE BADIN

Par ma foy ! ma mye, il est fait,
N'en soyez à dueil advenir.

LA CHAMBERIERE

Mon Dieu, je puys bien soustenir

Que fille suis deshonorée.
Aller m'en fault sans revenir,
Puisque pour lors suis deflorée.
Vierge, sur toutes descorée,
Veuille toy de moy souvenir.
Fille je suis deshonorée,
Aller m'en fault sans revenir.

LE BADIN

Foy de mon corps, voicy venir
Nostre sage et notable femme.
Ah! la voicy, par Nostre Dame!
Le deable l'a bien ramenée.

LA CHAMBERIERE

A dieu commant ma renommée,
Mon maistre, il m'en fault aller.

LE BADIN

Tu n'es pas encore diffamée.

LA CHAMBERIERE

A dieu commant ma renommée.

LE BADIN

Tu n'en seras que mieulx aymée :
Laisse moy aller et parler.

LA CHAMBERIERE

A dieu commant ma renommée,
Mon maistre, il m'en fault aller.

LE BADIN

Tout beau ! m'en voye sans bavoler,
Cheux mon compère le surgien,
Qui en sçavoir est diligent;
Et quant auprès de luy seray,
Veu le cas que luy conteray,
Nully n'en sera abusé.

LA CHAMBERIERE

Tant vous estes fin et rusé,
Se n'eussiez point tant amusé
Vostre ventre contre le mien,
Je pense qu'il n'y eut eu rien,
Et maintenant je suis destruicte.

LE BADIN

Je m'y en voye toute la fuicte,
Je te supplye ne pleure plus.
Voilà mon compère à son huys,
Conter je lui vais mon affaire.
Honneur, Dieu vous gard, mon compère,
Dictes, comment vous portez vous?

LE MEDECIN *entre.*

Il m'est bien, grace à Dieu le père.

LE BADIN

Honneur, Dieu vous gard, mon compère!

LE MEDECIN

Es tu pour lors en ce repère?
Qui te meut de venir cheux nous?

LE BADIN

Honneur, Dieu vous gard, mon compère!
Dictes, comment vous portez vous?
Si secouru ne suys de vous,
Diffamé suys à tout jamais.

LE MEDECIN

Dy moy les causes.

LE BADIN

Voire! mais
Il fault tenir cela secret.

LE MEDECIN

Ton héritage par decret
Est-il passé?

LE BADIN

Nennin, nennin.

LE MEDECIN

As tu sur le corps du venin,
Qui cause à ton cœur douleance?

LE BADIN

Non, non; j'ay bien d'aultre allegeance,
Que je cherche à avoir de toy!

LE MEDECIN

Hé! qu'est-ce? subit dy le moy:
As tu navré aucun à mort?

LE BADIN

Par la mère Dieu de Montfort,
Je te diray la vérité:
Un jour fut que je fus tenté,
Sans viser à gaigne ne perte,
Lors je vins trouver Malaperte,
La chamberiere de ma femme,
En me jouant, par Nostre Dame!
Je luy ay forgé un enfant.

LE MEDECIN

Il est forgé?

LE BADIN

Il est tout grand ;
Elle est panchue comme une vache.
Si de par toy je n'ay relasche ,
Tous mes plaisirs sont desconfis.

LE MEDECIN

Quel jour fut ce que tu luy fis ,
Dis le que j'en soys plus asseur.

LE BADIN

Ce jour j'estoys tout en sueur.
Il estoit dimanche ou lundy.

LE MEDECIN

Un homme me semble estourdy,
D'aller briser son mariage.

LE BADIN

Ma femme estoit en pelerinage,
Plus je n'en pouvoys endurer.

LE MEDECIN

Cela est à considérer.

LE BADIN

Secourez moy de vostre grace.

LE MEDECIN

Mais qu'elle reviengne
Et qu'elle t'embrasse
Ainsy comme une pelerine,
Incontinent la poicterine,
Tu criras et aussy le ventre,
Feignant que ton cœur en pleur entre,
En te chaboulant comme un veau.
Lors te fera faire ton eau,
Qu'elle m'apportera et sans fable,
Je me monstreray tant affable,
Que tu feras ce que vouldras.

LE BADIN

Nous buvons gros comme le bras,
Se une foys j'en suis deslivre.

LE MEDECIN

Va-t-en et ne soyes pas ivre,
Aultrement seroys miserable.

LE BADIN

Je criray comme le deable.
Compère, adieu, jusqu'au revoir.

LA CRESPINETTE

Dieu mercy tantost pourray veoir
Mon bon mary et ma mequine.
Dieu veuille savoir quelle cuisine
Ils ont fait à la bien venue.

LA CHAMBERIERE

Helas ! je suis fille perdue,
Mon maistre, voecy ma maistresse.
Diffamée suis sus ma vieillesse.
Au monde il n'y a mon pareil.

LE BADIN

Je luy brasse un bel appareil;
Tays toy, ne pleure jamais jour,
Car tu voeras le plus fin tour
Jouer, qu'onques jamais veist femme.

CRESPINETTE

Dieu soit ceans et Nostre Dame !
Dieu vous envoye joye et soulas !

LA CHAMBERIERE

C'est ma metresse, par mon ame !

CRESPINETTE

Dieu soit ceans et Nostre Dame !
Dieu vous envoye joye et soulas !

LA CHAMBERIERE

Ma metresse, siechez vous bas,
Que vostre corps se repose.

CRESPINETTE

Et vous estes-vous dispose
De sancté, puys ma departye ?

LE BADIN

Hé ! ma très loyale partye,
Bien soyez venue en ce lieu !
Or ça, monstrez moy, de par Dieu,
Que c'est que m'avez apporté !

CRESPINETTE

Je n'ay à vous rien transporté :
Voelà pour vous.

LE BADIN

Quoy ! des ymages !
Hé ! que voecy de beaux bagages !
Hé ! acolez moy fermement.
Mère de Dieu !

CRESPINETTE

Du firmament,
Qu'est ce là qui vous vient de prendre?

LA CHAMBERIERE

C'est la mort qui le vient surprendre;
Souldain qu'on ait du vin aigre!

CRESPINETTE

Que ce courroux me sera aigre!
Mon amy, estes vous passé?

LA CHAMBERIERE

C'est fait! le voilà trepassé:
Il est aussy roide qu'un ais.

CRESPINETTE

Helas! mon seigneur saint Servais
Luy renvoye sa parole brefve.

LE BADIN

Madame saincte Geneviefve,
Saint Blaise, saint Roch, saint Hubert,
Saint Michel et saint Titevert,
Me veuille ayder en ce passage!

CRESPINETTE

Mon amy, vous n'estes pas sage :
Pensez que Dieu vous a formé,
Et de son sang bien reformé,
Et fait en sa propre semblance.

LE BADIN

Hé ! vertu de moy, Dieu ! la pance,
Hé ! le ventre bieu, que feray je ?
Ma femme et ma mye, mourray-je
En ce lieu sans estre guary ?

CRESPINETTE

Le cœur de moy est si mary
Que je ne sçay que je doy faire.
Malaperte faictes luy faire
Son eau dedans ceste fiolle,
Et ainsy qu'un oyseau qui volle,
J'iray savoir qu'on me dira,
Et se point on remedira
A ceste douleur si expresse.

LE BADIN

Hé ! que je souffre de detresse !
Le ventre, la panche, les rains.
Je cry mercy à mes parains,
A mon père et à ma mère.

LA CHAMBERIERE

Courage, courage :
Encore vous fault il faire
Eau, pour porter au medecin.

CRESPINETTE

Helas ! quel merveilleux brassin,
Nuict et jour le pauvre homme endure

LE BADIN

Pour Dieu ! portez à l'adventure,
Mon urine à mon compère.
Dictes luy que plus je n'espère,
Que la mort du Dieu de nature.

CRESPINETTE

O mon Seigneur ! la créature
Plus ne la voiray vivante.

LE BADIN

Est elle partye ?

LA CHAMBERIERE

Ouy.

LE BADIN

Ah ! je m'en vante,
Que nous en rirons plusieurs foys.

LA CHAMBERIERE

Vous estes des rusés le choys,
Tant en finesse qu'en malice.

LE BADIN

Taisez vous, taisez, vieille lice;
De bref entendrez ma sentence.

CRESPINETTE

Compère, le dieu de clémence
Vous veuille garder de fortune.
J'ay une douleur oportune,
Qui me tourmente en mon esprit.

LE MEDECIN

Je vous donray en bref esperit,
Recepissé, laissez moy fayre.
Baillez moy vostre eau.

CRESPINETTE

Mon compère,
C'est l'eau d'Oudin, mon bon espoux.
Ah! Jesus, Jesus.

LE MEDECIN

Taisez vous;

Ce jour le mectray hors de peine.
Par la benoiste Madaleine !
Ma commère, voicy grand chose !

CRESPINETTE

Vray Dieu ! Qu'est ce?

LE MEDECIN

Dire ne l'ose?

CRESPINETTE

Hé ! mon amy, dictes le moy.

LE MEDECIN

Ma commère, par le vray roy,
Puisqu'il fault que je vous le dye,
Cestuy qui porte maladye ,
Est enchainct d'un enfant tout vif.

CRESPINETTE

Nostre Dame !

LE MEDECIN

Par le dieu vif,
La chose est toute veritable.

CRESPINETTE

Hé ! non est à l'heure du diable !
Qui luy a fait?

LE MEDECIN

Ce avez vous faict ,
Car quant vous fustes arrivée,
Du voyage où estiez allée,
Vous l'accolites,
Et à l'heure le resjouites
Si très avant,
Qu'alors proceda un enfant.

CRESPINETTE

Vray Dieu , j'ay tort.
Hé ! Nostre Dame de Montfort,
Saint Servais, pardonnez le moy!

LE MEDECIN

Patience , je vous diray
Comment vostre honneur garderez.

CRESPINETTE

Helas ! comment ?

LE MEDECIN

Vous luy direz
Qu'il tienne façon et manière
Qu'il couche avec la chamberiere
De vostre hostel s'il est possible.

CRESPINETTE

Helas! elle n'en voudra rien faire ;
L'angoisse luy sera possible.

LE MEDECIN

Promettez luy tout le possible,
Afin qu'elle se laisse faire.

CRESPINETTE

Adieu, adieu, mon compère.

LE MEDECIN

Adieu, commère, adieu, ma mye.

LE BADIN

Hé! le ventre, Vierge Marie!
Que feray je, doux Jesus Christ?
Je ne croy pas que l'antechrist
Ne soit dans mon ventre bandé.

CRESPINETTE

Ne vous est il point amendé?

LA CHAMBERIERE

Il luy empire tous les jours.

CRESPINETTE

Qu'en secret je parle à vous.

LA CHAMBERIERE

Ouy de bon cœur, ma metresse.

CRESPINETTE

Quant est à moy de ma richesse,
Et des biens que Dieu m'a donnés,
A toy seront abandonnez,
Si tu me veulx faire un service.

LA CHAMBERIERE

Il n'est plaisir que ne vous fisse,
Ma chère dame, par ma foy.

CRESPINETTE

Que ton maistre couche avec toy
Deux ou trois heures seulement.

LA CHAMBERIERE

Certes de cela nullement;
Jamais je ne seray d'accord.

CRESPINETTE

Vrayment, je te fais cest accord,

Que si tu me fais ce service,
Ne doute pas que tu perisse
En ton vivant, je t'en asseure.

LA CHAMBERIERE

Comment, je feroys une injure,
Entièrement à mes amys?

CRESPINETTE

Tu ois ce que je t'ay promis,
Prens du bien à mon advis,
Pendant le bien qui te vient.

LA CHAMBERIERE

Mère de Jesus! s'il convient,
Ma metresse, que je soys grosse,
Au moins vous en erez l'endosse.

CRESPINETTE

L'endosse! ah! n'en fais doubte,
S'il est humain qui te redoubte,
Croy qu'on luy fera sembler bon;
Allons par accord voir le bon
Oudinet et le secourir.
Et puis, vous lerez vous mourir?
Comment se porte le courage?

LE BADIN

Je ne croy pas que je n'arage,
J'ay le ventre au diable fouré.

CRESPINETTE

Votre compère a labouré
A ceste urine qu'aviez faicte.

LE BADIN

A vous fait lire la recepte,
Qu'est ce qu'il a naré dedans ?

CRESPINETTE

Il vous fauldra coucher ceans
Dessus le ventre à Malaperte.
Aussy la pauvre fille honneste
Aura s'il luy plaist patience.

LA CHAMBERIERE

Helas ! fault il que je commence
A faire ce qu'onques ne fis.

LE BADIN

Ne doubte pas que tes profis,
Ne te valent un gros argent.

CRESPINETTE

De vous coucher soyez diligent,
Je m'en voye prier Dieu pour vous.

LE BADIN

Adieu, ma femme.

LA CHAMBERIERE

Nous lerez vous?

CRESPINETTE

Ouy, le troisième n'y vault rien.

LE BADIN

Ma mye, quant reviendrez vous?
Adieu, ma femme.

LA CHAMBERIERE

Nous lerez vous?

CRESPINETTE

Gardez le secret entre vous.
Fille, je vous feray du bien.

LE BADIN

Adieu, ma femme.

LA CHAMBERIERE

Nous lerez vous ?

CRESPINETTE

Ouy, le troisiesme n'y vault rien.

LE BADIN

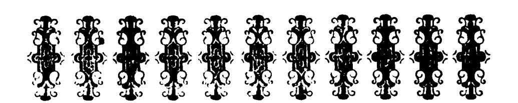
Pour conclusion, je soutiens
Qu'il n'est finesse qu'on ne face ;
Mais qu'on ayt grace et maintien ,
Sans muer couleur en la face.
Je supplye Jesus de sa grace ,
Que nous decepvons l'ennemy
Qui est si remply de fallace ,
Que nul ne pregne en luy ennuy.
En prenant congé de ce lieu ,
Une chanson pour dire adieu.

FIN

FARCE JOYEUSE

DE

ROBINET, ETC.



NOTICE

SUR

LA FARCE JOYEUSE

DE

ROBINET, badin, etc.

Un trait de satire dirigé contre les veuves qui se remarient et épousent un homme plus jeune qu'elles, fait le fond de cette Farce. Une maîtresse femme, séduite par les mérites de son valet, en devient amoureuse et se résout à l'épouser. En pourrait-il être autrement ? Robinet, c'est le valet, est beau gars ; il lui semble *qu'il subvien-*

dra bien à son affaire; cette affaire, la veuve ne le cache pas, c'est de bien faire *branler le calict.* Robinet déclare qu'il saurait s'acquitter de cette tâche à merveille :

> Car je le pousseroys (le calict)
> Si fort que le defonceroys.

Cette assurance achève de décider la veuve; elle envoie chercher sa commère pour lui faire part de sa résolution et la consulter sur le cas et régler toute chose. La commère hésite d'abord à donner son avis.

— « Robinet (dit-elle) me semble *bon fieu*, vous le connaissez depuis longtemps? — Depuis trois mois, répond la veuve. — Hé! dit la commère, s'il est honnête et qu'il vous plaise, par ma foy, vous le devez prendre. — Certes, répond la veuve, mais si après il fait du maître et dépense tout mon bien. — Dam! répond la commère, il est certain que vous courrez ce risque et que de plus on en glosera. » — Robinet prend part à la conversation et a soin de

faire son éloge toujours à propos, quand sa maîtresse dit qu'il la sert bien et qu'il est loyal. — « Par saint Jehan ! voyre et virginal, » dit-il :

« Et si j'ay encor mon pucelage,
Sinon une foys au village,
Au parmi d'une cheneviere,
Avecques une chamberiere,
Mais je ne scay que je luy fis. »

Si la maîtresse éprouve quelque hésitation et craint qu'il ne vienne à faire trop du maître :

« Ah ! maîtresse, s'écrie-t-il,

Je râteray les navés,
Et si feray bien la lessive,
Je berseray Thiennot, Olive ;
Au soir le feu je couvriray,
Au matin l'allumeray,
Et si porteray vos chandelles
Aux églises et aux chapelles. »

Mais s'il venait à être déloyal et volage?

Ah ! maîtresse !
Je ne toucheray aux fumelles,
Combien qu'ils soient bonnes et belles ;
Je n'auray rien que l'ordinaire. »

Conclusion. La femme, voyant tout le monde flatter ses désirs, envoie chercher le vicaire et l'on s'en va préparer la noce.





FARCE JOYEUSE

A QUATRE PERSONNAGES

c'est à sçavoir

ROBINET, badin, la FEMME VEFVE

La COMMÈRE

Et L'ONCLE MICHAULT, oncle de Robinet.

ROBINET *commence.*

C'est un honneste sacrement,
O maudit soit il qui en ment!
A mon avis si je l'estoys!

LA FEMME VEFVE *entre.*

Robinet!
Par ta foy, si tu me hetoys,
Me vouldroys tu ?

ROBINET

Vouloir, vouloir, vertu saint gris !
Que vous tinsay je de mes gris ,
Acollée dans un beau lict !

LA FEMME VEFVE

Feroys tu branler le calict ?

ROBINET

Ouy bien ! car je le pousseroys
Si fort que le defonseroys ,
Ma metresse ! par la chair dienne !

LA VEFVE

Il fault donc que ton oncle vienne ,
Et ma commère d'icy près ;
Et puis voyerons par après ,
Si ferons quelqu'assemblement
De nous deux.

ROBINET

Ouy certainement je le veux !
Ou je meure de mort amère.
Et puis il fauldra que ma mère
Apporte à ce soir de la tarte.

LA VEFVE

C'est bien dict ! je payeray carte
Du meilleur que faire se peult.

ROBINET

Qui rien ne fume, rien ne ceult.
Ça ! ça ! j'eray les gans à mains ,
Pour semondre tous les humains.
Subitement me fault courir,
Par dieu ! j'aymeroye mieulx mourir.
Le prestre nous espousera.

LA COMMÈRE *entre*.

Et puis qu'est ce qu'il y aura?
Robinet, le sauroys tu dire?

ROBINET

Venez tost ! tout se parfera.

LA COMMÈRE

Et puis, qu'est-ce qu'il y aura?

ROBINET

Ah ! je l'eray ou elle m'era.
Je le prens au bon ou au pire.

LA COMMÈRE

Et puis, qu'est ce qu'il y aura ?
Robinet, le sauroys tu dire ?
Si tu devoys enrager d'ire,
Si sauray je pourquoy tu viens.

ROBINET

Je n'eray soufreté de riens,
Jamais, car je seray un homme.
De venir souldain je vous somme,
A ma metresse qui vous mande.

LA COMMÈRE

Hé ! pourquoy, dis ?

ROBINET

La chose est grande.
Venez vitement, hastez vous !

LA COMMÈRE

Sçay tu qu'il est ? allons tout doux,
Car les chemins sont consteables.

ROBINET

Hé ! venez de par le grand deable !
Que je n'aye blasme ou vitupère.

LA COMMÈRE

Honneur ! honneur !

LA FEMME VEFVE

Dieu vous gard , ma commère !
Vous soyez la très bien venue.

LA COMMÈRE

Comme vous va ?

LA FEMME

Bien , je prospère.

LA COMMÈRE

Honneur !

LA VEFVE

Dieu vous gard , ma commère !

LA COMMÈRE

Vous passez temps ?

LA FEMME VEFVE

Se m'ayt Dieu ! voyre !

LA COMMÈRE

En bon point estes devenue.
Honneur !

LA FEMME VEFVE

Dieu vous gard, ma commère !
Vous soyez la très bien venue.

ROBINET

Hé ! dites ma desconvenue ;
Et vous despechez qu'on se haste ;
Car j'ay peur que le rost ne gaste,
Qui sera mangé à la feste.

LA COMMÈRE

Mais de quoy se ront il la teste,
Dictes ? il m'a fait tant de presse,
En me disant c'est ma metresse,
Qui s'est à vous recommandée.

LA FEMME VEFVE

Sachez que je vous ay mandée,
Comme ma commère et ma mye,
A qui du tout je me confye ;
De me conseiller et aprendre,
Si je doys espouser ou prendre
Mon sot valet à mariage.

LA COMMÈRE

Je vous diray sur ce passage,
Ma commère et en peu de plet,
S'il est honneste et s'il vous plet,
Mais qu'il ne soit fol ne volage,
Etourdy, de leger courage,
Et posé le cas qu'il n'a rien,
Pourveu qu'il soit de gens de bien;
Sur ma foy vous le debvez faire.

ROBINET

Je subviendray à son affaire,
Car je suis bien envytaillé.

LA COMMÈRE

Par dieu ! Robinet est taillé
De vous faire un très grand service.

LA FEMME VEFVE

Tandy qu'il est simple novice,
J'auray tousjours de luy service.
Et sy feray mieulx à ma guise,
Avec luy qu'avec un riche homme.
Car on n'ose dormir grand somme
Avec un qui a tant de quoy.

ROBINET

Ma foy, je me feray tout quoy.
Quant vous viendrez des grans banqués,
De manger les bons saupiqués,
Des gesines d'avec mes maistres.
Mais que ne hantes point ces prestres,
Qu'on nous dit estre billoqués!
Et un tas d'Espaignos toqués,
Qui font tant des esperlucas.

LA VEFVE

A vostre avis, est ce mon cas?

LA COMMÈRE

Ma commère, on en parlera ·
Pensez que l'un l'aultre dira :
Oh ! elle a espousé son varlet!
Ce beny! ce sotelet!
Ce conate ! cest escollier !
Elle a trouvé franc du collier.

ROBINET

Aussy suis je bien sur mon ame,
Je tire, je hale, sur mon ame,
D'un voire droit comme une ligne.

LA VEFVE

On dit qu'il est de bonne ligne
Et de gens de bien.

LA COMMÈRE

Hé ! tant mieulx !
Robinet me semble bon fieux.
Vous le congnoissez de pièça ?

LA FEMME VEFVE

Trois mois y a qu'il commença
A me servir et est loyal.

ROBINET

Par saint Jean ! voyre et virginal !
Et sy j'ay encor mon pucelage,
Si non une foys au village,
Au parmy d'une chenneviere,
Avecques une chamberiere ;
Mais je ne sçay que je luy fis.

LA COMMÈRE

Robinet me semble bon fils,
Bien serviable et bien honneste.

LA VEFVE

Je crains qu'il ne change de teste,
Quant il viendra à se congnoistre ;
Qu'il ne veuille faire du maistre,
Mes biens dissiper et manger.

LA COMMÈRE

Par saint Jehan ! voilà le danger,
Assez voit on de tels novices,
Qui en servant font beaulx offices ;
Mais quant ils viennent à puissance,
Ils veulent faire à leur plaisance,
Et si on leur dit un seul mot,
Ils jectent la pinte et le pot
A la teste.

LA FEMME VEFVE

Il est verité :
Quant ils sont en autorité,
Ils viennent felons et maulvais.

ROBINET

Je rateray les navés,
Et si feray bien la lessive ;
Je berseray Thiennot, Olive ;
Au soir, le feu je couvriray ;

Au matin, l'allumeray.
Et si porteray vos chandelles
Aux églises et aux chapelles ;
Et si de peur que n'ayez mal,
Je tiendray vostre official,
Quand vous lacherez vostre urine.

LA COMMÈRE

Il semble à veoir à sa courine,
Qu'il vous fera grand loyaulté.

LA FÈMME VEFVE

S'il me faisoit desloyauté,
Comme ceux qui vont à ces mons
Jecter fumelles contre mont,
Je luy arracheroye les yeux.

ROBINET

Hé ! nennin ! nennin ! se m'ayst dieux !
Je ne toucheray aux fumelles,
Combien qu'ils soyent bonnes et belles,
Je n'eray rien que l'ordinaire.

LA FEMME VEFVE

Il nous fault mander le vicaire,
Et les voisins et le curé.

ROBINET

Voilà tout mon cas asseuré ;
Mais que mon oncle soit venu,
Je seray riche devenu,
Car il est homme de façon.

LA COMMÈRE

Sus, Robinet, une chanson,
Vostre oncle viendra cependant.

ROBINET

Voulez vous que nous la dansons?

LA FEMME

Sus, Robinet ! une chanson.

ROBINET

Ma metresse, prenez le ton,
Et puis je leveray le chant.

LA COMMÈRE

Sus, Robinet ! une chanson,
Vostre oncle viendra cependant.

Ils chantent.

Après la chanson, la femme dit :

Ha ! hau ! hau ! j'ay le cœur mary.

ROBINET

De quoy ?

LA FEMME

De mon deffunt mary,
Du bon Roger, dont Dieu ayt l'ame,
Car c'estoit le meilleur pour femme,
Qui fut jamais dessus la terre.

ROBINET

Il est mort.

LA FEMME

Je ne le puys croire :
Toutes les nuits il m'est avis
Que je le voys là vis à vis ;
Et si me montre en reverie,
Que jamais ne me remarie.

LA COMMÈRE

Ma commère, c'est grand folye,
De s'en donner melancolye.
Toutefoys quant il en souvient,

Pleurer et gemir en convient,
Pour s'acquitter envers nature.

LA FEMME

Ah ! la benigne creature
Que c'estoit, et tant secourable !
Un chascun l'avoit agreable ;
Je crains bien à changer de pire.

LA COMMÈRE

Ne craignez pas qu'il vous empire,
Toujours irez de mieux en mieux :
Robinet est assez joyeux,
Tournant vite comme une meulle ;
Ce n'est rien qu'une femme seulle,
Ma mye, un chascun la deboulte.

LA FEMME

Raison veult que je m'y reboutte,
Car Dieu m'en a amonestée ;
Car dès la première nuictée
Qu'on sonnoit pour le trespassé,
Dont le deuil n'estoit pas passé,
Je ouys bien de nostre maison,
Les cloches disant en leur son,
Incessamment ce me sembloit :
Pren ton valet ! pren ton valet !

ROBINET

C'est moy ! c'est moy ! c'est moy !

LA COMMÈRE

Mon Dieu , vous me contez merveilles !
L'avez vous ouy de vos oreilles ?

LA FEMME

Ouy ! par ma foy.

LA COMMÈRE

Dieu l'a voulu !
Et pour vous Robinet esleu ,
On le voit , la chose est certaine.

L'ONCLE MICHAULT *entre.*

Tant je suis venu à grand peine ,
Pour le temps qui est ainsy chault.

ROBINET

Mon Dieu ! c'est mon oncle Michault ,
Ma metresse.

LA FEMME

Il vient bien à point.

MICHAULT

Voicy des bonnets, un pourpoint,
Une chemise, un devantel,
Que j'ay apporté de l'hotel,
Pour toy, mon neveu Robinet.

ROBINET

Hé! que je seray godinet!
Je seray plus gay que satin.

LA COMMÈRE

Et au moins payez le festin!

MICHAULT

Quel festin?

ROBINET

De nos fiançailles.
Vous serez à nos espousailles,
Nostre oncle, à vostre bien venue!

MICHAULT

Vous me la chantez bien cornue.

ROBINET

Nous faisons par sainte Marie:
C'est elle et moy qui se marie,

Ceste semaine proprement ;
Voilà pour le commencement,
Prens et les deux tiers et le quart.

MICHAULT

Hola ! que le deable y ait part,
N'en faictes plus car je m'en sens.

ROBINET

Vous serez plus battu que lard.

MICHAULT

Hola ! que le deable y ait part.

ROBINET

Et vous qui estes à l'escart,
Du plaisir ne serez absens.

MICHAULT

Hola ! que le deable y ait part !
N'en faictes plus, car je m'en sens.
Par dieu, j'ay eu plus de cinq cens
Coups de gros poing dessus ma teste.

ROBINET

Hé ! c'est à cause de ma feste,
Je vous estrenne d'abordée.

MICHAULT

J'ay la teste toute eslourdée :
N'en faictes plus.

ROBINET

Par la chair dienne !
C'est afin qu'il vous en souvienne,
Mon oncle Michault !

MICHAULT

C'est bien fait ;
Je suis bien joyeux , en effet,
Que ton bonheur t'est advenu.

LA FEMME

Pas ne sera circonvenu.
Il a esté mon serviteur,
Il sera mon gubernateur,
En tout temps et toute saison ,
Le maistre de nostre maison.
Il taillera, il coupera,
Ainsy que bon luy semblera ,
De tous mes biens en général.

MICHAULT

Par saint Jehan, Dieu vous gard de mal
Et vous en fasse bien joyeuse.

LA COMMÈRE

Puis qu'elle est de luy amoureuse,
Ce fera un bon mariage.

ROBINET

Qu'avez vous apporté du village,
Mon oncle, pour faire nos noces ?

MICHAULT

Force lopins, aultres négoces,
Pour rire et pour faire la galle.

ROBINET

Allons nous en à nostre salle,
Là dérrière faire la chere.

MICHAULT

J'ay argent à ma gibecière
Pour payer carte de vin,
S'il plaist au benoit roy divin
Je veux disner.

ROBINET

Et moy aussy.

LA COMMÈRE

Seigneurs, nous concluons icy,

Qu'un serviteur bon et loyal,
Honneste, benin et feal,
Peut bien servir et loyal estre :
Le serviteur devient le maistre,
En bourgeoiserye et noblesse.

MICHAULT

Maint a espousé sa metresse,
Qui est parvenu à honneur.

ROBINET

Et pour l'oster hors de detresse,
Maint a espousé sa metresse.

MICHAULT

Par prudence, honneur et sagesse,
Le page devient grand seigneur.

ROBINET

Maint a espousé sa metresse,
Qui est parvenu à honneur.
Je prye à Dieu le créateur,
Qu'il doingt resjouir cest ouvrage.
Une chanson de très bon cœur
Chantons, mon oncle de village,
Pour achever le mariage.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

FIN DE LA TABLE DU TOME I.


Princeton University Library
32101 072366873



